

Bienassis en Erquy Côtes-d'Armor

Le site

À quelque 5 km au sud-ouest du bourg d'Erquy, non loin du point où se rencontrent les limites paroissiales d'Erquy, de Pléneuf et de Saint-Alban, se dresse Bienassis – à 90 m au-dessus du niveau de la mer –, au cœur du très ancien duché de Penthièvre (Fig. 1 et 6). L'amplitude du relief est faible, et ses contrastes manquent de vigueur. Les eaux s'écoulent vers l'est, dans la direction de la vallée peu profonde de l'Islet. Les cours d'eau y sont rares, cependant, et l'on ne voit guère d'eau en mouvement que dans les fossés bordant les champs. À Bienassis, ils nourrissent les douves, éléments les plus remarquables de ces ensembles aquatiques qui, entourant deux espaces rectangulaires, affectent la forme d'un grand huit anguleux. Le plus septentrional de ces espaces (Fig. 6 ; douve 2) est aujourd'hui occupé par le château, le jardin, la cour et le porche d'entrée, avec ses pavillons d'angle. L'autre (Fig. 6 ; douve 1) est sous herbe, la douve étant bordée de tilleuls (voir aussi Fig. 3, 5 et 6).

Il peut paraître étonnant, au premier abord, qu'un domaine d'une telle importance soit situé à l'extrême limite d'une commune, en un point où les terres agricoles laissent la place (ici vers le sud) à des terres extrêmement sèches et arides. Ces dernières paraissent ne jamais avoir été cultivées ; elles formaient très probablement autrefois de ces vastes landes qui étaient si nombreuses en Bretagne avant l'époque moderne. Pendant des siècles, elles ne connurent qu'un couvert boisé mixte ; aujourd'hui encore, la principale allée d'honneur conduit des enclos ceints par les douves vers le point le plus élevé de ces landes, situé au sud, sur la grande route qui mène d'Erquy à Lamballe (Fig. 1).

Nous avons, à de nombreuses reprises, attiré l'attention, dans nos publications, sur la localisation de la majorité des résidences nobles, à la jonction des terres arables et des prairies. Elles étaient généralement situées à l'endroit où il était le plus aisé de gérer le domaine qui les entourait, là où la nappe phréatique était proche de la surface, assurant en permanence accès à une eau abondante. Tel est bien le cas à Bienassis. Les

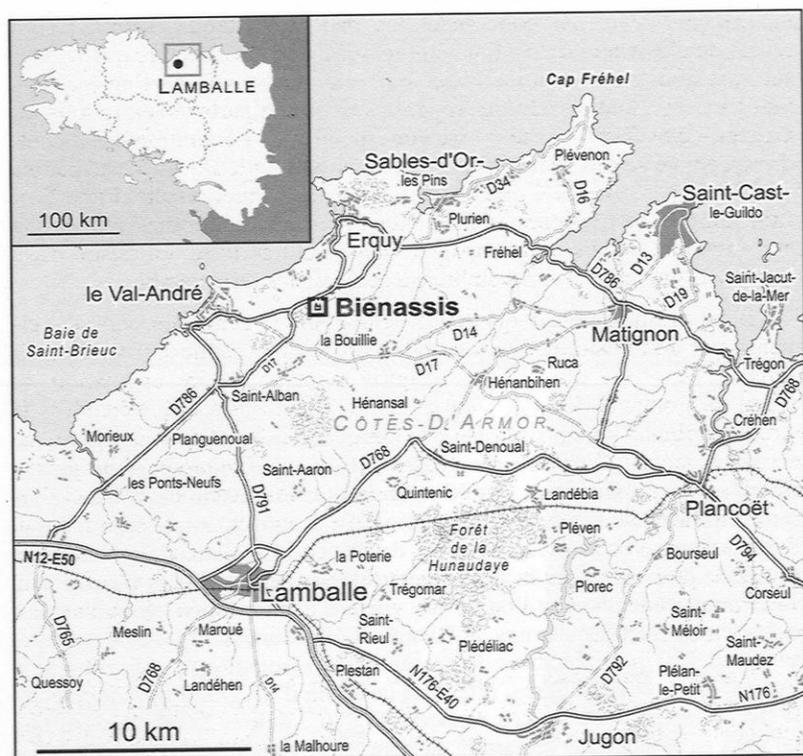


Figure 1. – La situation de Bienassis
Dessin : Don Shewan

prairies se trouvent à l'est, où elles descendent en pente douce vers la vallée peu profonde de l'Islet. Les terres labourables s'étendent, elles, en direction de la mer. Ce sont enfin les bois, au sud, avec la magnifique allée d'honneur, qui offrent le plus beau point de vue sur la région environnante.

Si l'on veut comprendre le site et sa localisation, il est nécessaire de prendre en compte quatre observations de terrain. Comme on le verra dans ce qui suit, la micro-toponymie révèle, dans le bourg d'Erquy, la présence d'une motte féodale, à proximité de l'église actuelle. L'analyse de l'habitat rural montre que cette région est colonisée depuis longtemps. Jusqu'à la révolution agraire des années 1960, c'était, pour l'essentiel, une région d'openfield¹, les terres arables étant intensément cultivées. Il est probable

¹ Openfield : terme anglais adopté par les géographes français pour signifier une campagne à champs ouverts les uns sur les autres. C'est le contraire du bocage. Voir FÉNELON, 1970, p. 461.

que ces pratiques, qui concernent les meilleures terres d'Erquy, sont vieilles de plusieurs siècles. Il ne faut toutefois pas en conclure que le paysage que nous voyons aujourd'hui remonte aux débuts de l'agriculture. Dans l'Ouest atlantique de l'Europe, la succession partagée entre tous les héritiers – *gavelkind* – a été un facteur crucial dans l'évolution des parcelles. Ceci ne signifie certes pas que ce paysage fut toujours formé par les minuscules parcelles de l'openfield ; son aspect actuel résulte d'une évolution longue de plusieurs siècles. Nous sommes néanmoins d'avis que cette région a, depuis longtemps, été densément cultivée, en raison de la présence d'une population nombreuse et de vastes terres arables².

Il est presque certain que, dans cette zone, le centre du pouvoir seigneurial et administratif était autrefois situé sur la motte qui se dressait autrefois au centre du bourg. Lorsqu'il fallut construire un manoir au milieu du domaine, le seul endroit disponible s'avéra être l'étendue de terres marginales proche de la limite paroissiale, point où les sources ne tarissaient jamais. Ceci explique le choix du site de Bienassis. Nous avons, dans d'autres publications, attiré l'attention de nos lecteurs sur la localisation similaire d'autres résidences nobles, comme Le Bois Orcan (35 Noyal-sur-Vilaine)³. Tant Bienassis que Le Bois Orcan ont des enclos fermés de douves, et ces deux résidences sont situées à la périphérie de la commune, dans des zones autrefois boisées, où la nappe phréatique est proche de la surface.

Une troisième observation concerne la présence des limites communales et la forme des douves. Les frontières des trois communes se rejoignent dans le bois s'étendant au sud de la résidence, sur l'alignement exact de l'allée d'honneur, au point où celle-ci approche le point le plus élevé de la ligne de hauteurs (Fig. 6). Les recherches de Bernard Tanguy ont montré que Pléneuf, en dépit du sens que paraît porter son nom, est en fait la paroisse primitive – le Plou/ploe d'un saint Enoc/Henoc dont on ne sait rien –, dont furent par la suite détachées les paroisses d'Erquy et de Saint-Alban⁴. Pléneuf et Erquy sont mentionnés dans des documents du XII^e siècle, tandis que Saint-Alban y figure pour la première fois en 1256, bien que son saint patron soit un martyr du III^e siècle et que la paroisse puisse être bien plus ancienne que le donne à penser ce texte du XIII^e siècle. La limite entre ces deux paroisses plus récentes court le long du côté oriental de l'allée d'honneur, puis longe la douve et la cour en herbe jusqu'au pavillon oriental. À partir de ce dernier, elle s'éloigne carrément de la rési-

² Voir, par exemple, MEIRION-JONES, 1982, p. 21-44 ; et MISSONNIER, 1976, pour d'autres discussions sur l'évolution de l'openfield et du bocage.

³ MEIRION-JONES *et al.*, 1999.

⁴ TANGUY, 1992, p. 184, 61-62 et 265-266.

dence et se dirige en ligne brisée vers l'est (Fig. 6)⁵. On peut expliquer ceci de deux façons différentes et penser que la limite paroissiale est antérieure à la construction de Bienassis, son tracé étant, par la suite, modifié afin de prendre en compte la présence de la douve. Ceci nous paraît peu probable. Nous pensons donc que le site est antérieur à la mise en place des limites paroissiales. À quelle date Bienassis fut-il alors bâti à son emplacement actuel ? Il n'existe pas de preuve convaincante permettant de dater cette opération. Il est néanmoins probable qu'elle est postérieure à l'édification de la motte d'Erquy, car elle nécessitait que soient connues les règles de construction des douves et les avantages qu'elles présentaient pour la sécurité de l'ensemble. Si la paroisse de Saint-Alban existait bien avant 1256, il faut alors admettre que le manoir et la première douve sont antérieurs à cette date, et peut-être même beaucoup plus anciens. On peut raisonnablement admettre qu'ils datent des XII^e-XIII^e siècles, période où furent défrichées et colonisées de nombreuses landes bretonnes.

La dernière observation cruciale concerne la forme même des douves. Le 8 rectilinéaire qu'elles dessinent peut paraître, à l'œil non exercé, ressortir aux idéaux esthétiques de la Renaissance par la mise en exergue de la cour centrale – entourée de bâtiments et précédée de son porche du XVI^e siècle – et de sa courtine flanquée de pavillons, donnant une impression de symétrie parfaitement rationnelle. Mais il convient d'observer que la douve, dans la section méridionale du «8», est en grande partie creusée directement dans le substrat avec seulement une petite berge, tandis que son pendant septentrional est entouré de talus qui la surélèvent d'un ou deux mètres au-dessus des prairies descendant vers le nord (Fig. 6 ; douve 1 et douve 2). Cet aménagement a sûrement nécessité des travaux considérables, et l'on a peine à croire que l'on ait pu accepter d'engager une telle dépense si l'ensemble des douves avait été conçu de la sorte dès le début de l'opération. Il est probable que ce système de douves aurait alors été implanté plus au sud et n'aurait pas nécessité l'édification de ces levées. Selon nous, la partie nord de l'ensemble (Fig. 6 ; douve 2) est un ajout à une douve plus petite et au tracé légèrement plus irrégulier (Fig. 6 ; douve 1).

Comme nous le montrerons dans ce qui suit, Bienassis fut reconstruit en pierre entre 1414 et 1434. Il est aussi établi (voir *infra*) que ce premier manoir était une architecture à ossature de bois. Nous pensons donc que ces structures de bois, formant l'ancienne résidence noble, étaient situées dans la cour méridionale (aujourd'hui en herbe), qu'entoure la douve 1 (Fig. 6 ; douve 1). Lorsque, après 1414, on mit en œuvre les plans de reconstruction, on aménagea une nouvelle plate-forme entourée d'une douve, au nord de la première, et on y édifia la nouvelle résidence en pierre

⁵ IGN 1/25.000, feuille 1016 ouest.

(Fig. 6 ; douve 2). Il est très probable que, pendant le temps que prirent ces travaux, les bâtiments de bois étaient encore debout. Ceci trouve deux explications possibles. On peut d'abord penser que, malgré leur mauvais état général, les bâtiments de bois étaient toujours en usage. Il faut par ailleurs admettre que ces édifices – et en particulier la grande salle basse – manifestaient de façon non équivoque la puissance et l'influence du seigneur des lieux. Avant que l'on ait construit une nouvelle salle basse et la chambre seigneuriale d'étage, la manifestation physique que constituait le vieux manoir assurait encore aux yeux de tous le statut seigneurial. S'il existe encore sous l'herbe des restes – ou des traces en creux dans le sol – de ces anciens bâtiments de bois, leur existence pourrait être mise en évidence par des fouilles soigneuses ; si ces vestiges étaient plus conséquents, une prospection par résistivité électrique pourrait certainement en révéler l'étendue.

L'ensemble manorial

Les figures 2-5 montrent l'état du domaine en 1811 et 1846, respectivement. Lorsqu'on interprète de tels documents cadastraux, il est important de reconnaître qu'une carte n'est, par définition, qu'une version simplifiée du paysage. Le cartographe doit choisir : le résultat n'est donc fiable que pour ce qui est représenté, non pas pour ce qui ne figure pas sur la carte. L'absence d'une structure sur le plan cadastral ne signifie donc pas que cette structure n'existe pas. Ces plans servant de base à l'impôt foncier, il est néanmoins raisonnable de penser que tous les bâtiments en état de servir y figurent bien. Il est frappant, lorsque l'on compare le plan de 1811 à celui de 1846, de constater que le second est beaucoup plus fourni que le premier.

Les informations concernant les éléments constitutifs de l'ensemble manorial avant l'époque moderne sont rares. Les cadastres de 1811 et de 1846 montrent toutefois la présence de la métairie neuve, d'un colombier, de nombreux bâtiments secondaire et du moulin de Bienassis⁶. Pour les périodes plus anciennes, les documents révèlent la présence de nombreuses fermes dépendant du domaine, et il est donc raisonnable de penser que la métairie neuve fut créée, à une époque indéterminée, afin de pouvoir alimenter le château. Des éléments que l'on peut s'attendre à trouver dans un grand domaine de ce type, seule la chapelle n'apparaît pas dans les documents anciens. La chapelle de Bienassis est installée dans le pavillon nord, au premier étage. Étant donné que le moulin est placé en hauteur,

⁶ On appelle depuis longtemps la métairie située dans la zone enclose, à l'ouest de la résidence principale, « métairie de la porte », mais cette appellation n'apparaît pas sur les cadastres.

loin de tout cours d'eau, il faut admettre que nous avons affaire à un moulin à vent. Il apparaît sur le plan cadastral de 1811, mais sur celui de 1846, seul son emplacement se voit encore. Il est donc certain que d'autres moulins, implantés sur le domaine, remplissaient cette fonction de manière plus efficace, les effets des améliorations apportées aux techniques de meunerie au cours du XIX^e siècle commençant à se faire sentir. Nous avons analysé ailleurs – pour le site de La Grande Mettrie, par exemple – le rôle joué par les moulins à vent sur les sites manoriaux éloignés de tout cours d'eau⁷. On commença d'utiliser des moulins à vent en Bretagne dès la fin du XII^e siècle, et celui de Bienassis est remarquablement bien situé.

Les bâtiments ancillaires sont également figurés en détail, même si leur fonction n'est pas totalement assurée. Le grand jardin clos du XVII^e siècle qui s'étend au nord des bâtiments apparaît sur ces plans, ses allées se voyant même sur le cadastre de 1846 (Fig. 3). Du cadastre de 1811 (Fig. 2) à celui de 1846 (Fig. 3) on remarque certaines modifications des bâtiments secondaires situés dans l'enclos, au sud du grand jardin, d'autres modifications leur étant apportées entre cette dernière date et la fin du siècle. Les bois et les avenues forestières apparaissent aussi sur ces plans. C'est néanmoins dans le plan détaillé du domaine, dressé en 1786, que nous trouvons le maximum de détails topographiques⁸. Les trois grandes allées sont nommées «grande avenue de Bienassis en Erquy», «avenue d'Erquy» et «avenue des Granges». Le grand jardin clos y est appelé «potager» et un cadran solaire se dresse à la croisée de ses allées (elles sont plus nombreuses que sur les deux plans cadastraux). La métairie neuve est appelée de manière incorrecte «métairie de la porte», sans doute une erreur du géomètre. De grands bois de haute futaie s'étendent non loin du domaine. Alors que l'avant-cour est vide, le plan de la cour intérieure montre que le château était, de part et d'autre, flanqué de bâtiments (voir Fig. 2-5). La fonction des édifices situés sur le côté sud-est de la cour n'est pas connue, ceux se dressant du côté nord-ouest étant très vraisemblablement des écuries. C'est là, en effet, que sont en général installées les écuries : dans la cour intérieure et du côté occidental de celle-ci, lorsque le bâtiment principal regarde vers le sud. On pourrait citer beaucoup d'exemples de plans semblables. Ces dépendances situées dans la cour intérieure restèrent debout jusqu'à la fin du XIX^e siècle, époque où l'on édifia de nouvelles écuries et une remise à voitures à l'ouest, au-delà de la douve. C'est alors que la cour intérieure prit l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui, avec le château au nord et le porche d'entrée au sud.

⁷ MEIRION-JONES et JONES 2001.

⁸ Le plan du domaine est tiré des cadastres de Penthièvre. Coll. privée.

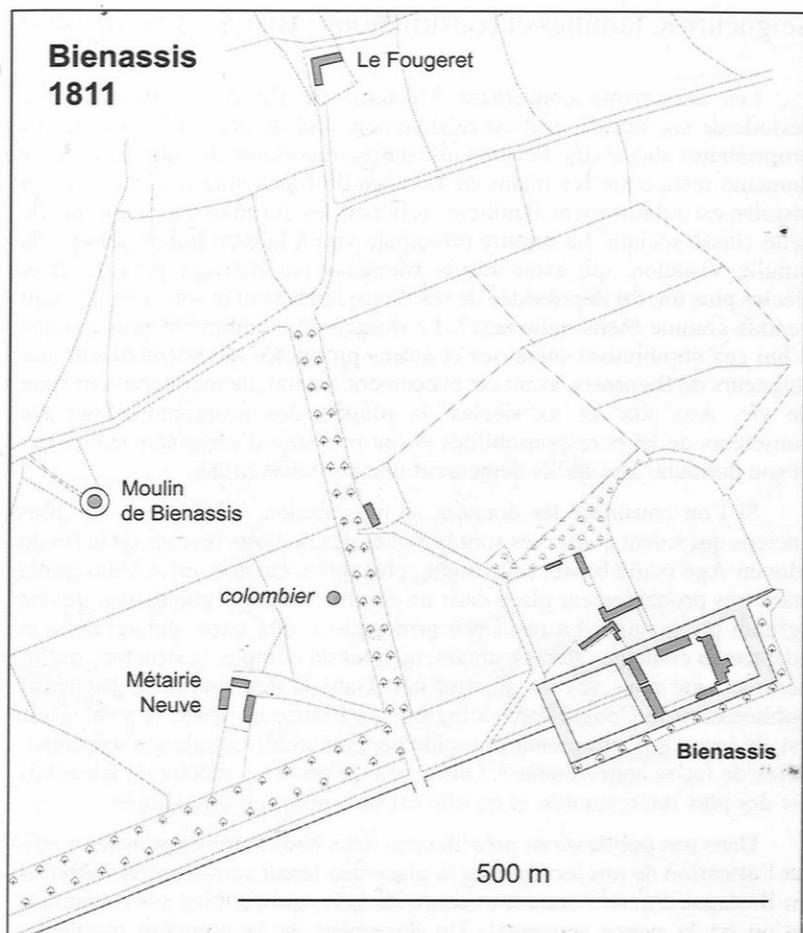


Figure 2. – Bienassis et une partie du domaine, d'après le cadastre de 1811

Archives départementales des Côtes-d'Armor

Dessin : Don Shewan

Seigneuries, familles et constructions : Bienassis avant 1400

Les documents concernant l'histoire de Bienassis couvrent une période de six siècles, et il est relativement aisé de dresser la liste de ses propriétaires successifs. Pendant une partie importante de cette période, le domaine resta entre les mains de familles de l'ancienne noblesse, et son histoire est relativement familière, reflétant les fortunes et les modes de cette classe sociale. La rupture principale vint à la Révolution, lorsque la famille Visdelou, qui avait acquis Bienassis par mariage près de deux siècles plus tôt, fut dépossédée de ses biens, le château et son contenu étant vendus comme biens nationaux⁹. Le domaine ne comprend plus aujourd'hui ces nombreuses métairies et autres propriétés qui permettaient aux seigneurs de Bienassis, avant cet événement crucial, de maintenir leur train de vie. Aux XIX^e et XX^e siècles, la plupart des propriétaires ont été conscients de leurs responsabilités et ont pris soin d'entretenir le château et son domaine afin qu'ils demeurent une véritable entité.

Si l'on considère les données architecturales, les éléments les plus anciens qui soient conservés sont typiques des manoirs bretons de la fin du Moyen Âge (salle basse, salle haute, chambres, cuisine, etc.), l'ensemble étant très probablement placé dans un enclos entouré d'une douve, qui fut agrandi par la suite. La résidence principale a, elle aussi, été agrandie et adaptée au cours des siècles, créant, au bout du compte, la structure multi-périodes que nous voyons aujourd'hui. Dans la description de Bienassis publiée dans le Congrès archéologique de France en 1949, le XVII^e siècle est, de façon fort surprenante, la seule période architecturale qui soit considérée de façon approfondie¹⁰. On va voir qu'en fait l'histoire de Bienassis est des plus intéressantes, et qu'elle est surtout loin d'être simple.

Dans nos publications précédentes, nous nous sommes attachés à attirer l'attention de nos lecteurs sur la place que tenait certainement autrefois en Bretagne l'architecture à ossature de bois, qui fut bien plus répandue qu'on ne le pense souvent¹¹. Un document de la première moitié du XV^e siècle (voir *infra*) montre ainsi très clairement que, dans le Penthievre, la plupart des bâtiments manoriaux élevés avant le début de ce même siècle

⁹ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 Q 474 contient deux inventaires exhaustifs – chacun en deux exemplaires identiques – de 1792-1793, des meubles trouvés à Bienassis et vendus comme biens nationaux ; *ibid.*, 1 E 1529 fournit les renseignements principaux sur la transmission de la seigneurie. L'analyse récente la plus fournie concernant Bienassis, ses propriétaires et leurs domaines, se trouve dans LE GAL LA SALLE, 1991, p. 40-43 et 317-372, document auquel nous devons beaucoup.

¹⁰ GIRARD, 1950.

¹¹ JONES *et al.*, 1989 ; MEIRION-JONES *et al.*, 1999 ; 2002a.

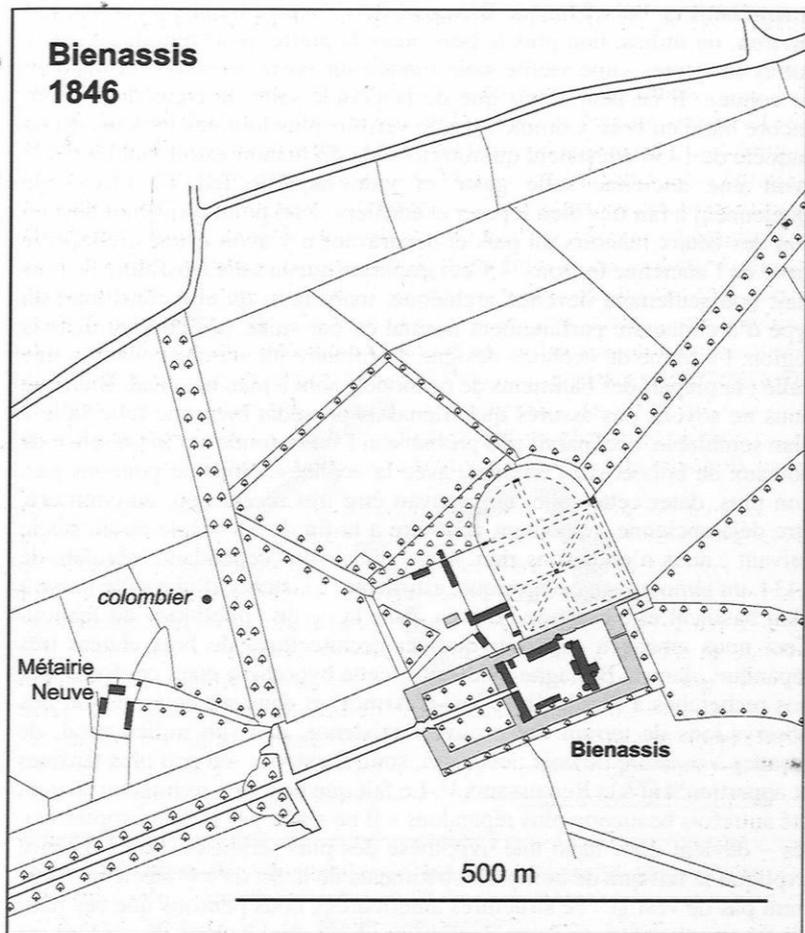


Figure 3. – Bienassis et une partie du domaine, d'après le cadastre de 1846
Archives départementales des Côtes-d'Armor
Dessin : Don Shewan

étaient bâtis en bois. Lorsque Bienassis fut reconstruit, entre 1414 et 1434 environ, on utilisa, non plus le bois, mais la pierre, pour remplacer, entre autres structures «une vieille salle fondée sur postz de boays ou maniere de cohue». Il ne peut s'agir que de la grande salle, le cœur du manoir, encore bâtie en bois. Comme nous le verrons plus loin, les témoins d'une enquête de 1434 attestaient qu'autrefois «le dit manoir estoit mal logé et y avoit une ancienne salle gasté et vide laquelle led. Geoffroy [de Quelennec] a fait tres bien réparer et édifier», à tel point qu'il était devenu «un des beaux manoirs du pais et deparavant n'y avoit q'une vielle salle gasté de l'ancienne faczon»¹². Ceci implique que la salle à ossature de bois était non seulement devenue archaïque, mais aussi qu'elle constituait un type d'architecture parfaitement normal et, par suite, très courant dans la région. Le terme de «cohue» désigne d'ordinaire un marché couvert – une halle ; la plupart des bâtiments de ce modèle sont à plan basilical. Bien que nous ne soyons pas assurés que Bienassis possédât bien une telle salle à plan semblable, ceci paraît très probable si l'on se fonde sur la présence de poteaux de bois et sur l'analogie avec la «cohue». Nous ne pouvons pas, non plus, dater cette salle, qui pouvait être très récente ou, au contraire, être déjà ancienne, remontant peut-être à la fin du XII^e siècle ou au siècle suivant ; nous n'en savons rien. Mais nous avons cependant, à la date de 1434, un témoignage catégorique, affirmant l'existence d'une salle basse à plan basilical et à ossature de bois, dans la partie «publique» du manoir. Ceci nous amène à supposer que ces architectures de bois étaient très répandues dans la Bretagne médiévale, cette hypothèse étant confortée par nos recherches à Ploulec'h (Côtes-d'Armor) et dans ses environs, où nos observations de terrain ont prouvé l'existence, dans un milieu rural, de façades à ossature de bois ; celles-ci, sont, il est vrai, un peu plus tardives et appartiennent à la Renaissance¹³. Le fait que de telles architectures aient été autrefois beaucoup plus répandues – il ne s'agit pas ici d'exemples isolés – devient donc ainsi une hypothèse des plus sérieuses. Son existence explique le fait que de nombreux bâtiments de la fin du XV^e siècle ne montrent pas de vestiges de structures antérieures ; nous pensons que ces bâtiments remplacent sans doute des édifices à ossature de bois. Il nous est, en revanche, impossible de prouver si d'autres demeures nobles que nous avons étudiées en détail présentent la même évolution, bien que Le Bois Orcan (35 Noyal-sur-Vilaine), La Haie (35 Saint-Hilaire-des-Landes), La Grande Mettrie (35 Roz-Landrieux) et Mezédern (29 Plougonven) puissent être des exemples du même type. La possibilité qu'elles aient, elles

¹² JONES *et al.*, 1989 ; Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529, enquête de 1434, fol. 5, témoignage de Jean Ladire, âgé de 50 ans environ, dans le procès de Geoffroy de Quelennec, seigneur de Bienassis, contre Jean de Quelennec, vicomte du Fou (pour d'autres détails de cette enquête, voir la note 15).

¹³ MEIRION-JONES, CUNLIFFE et DAVENPORT, à paraître.

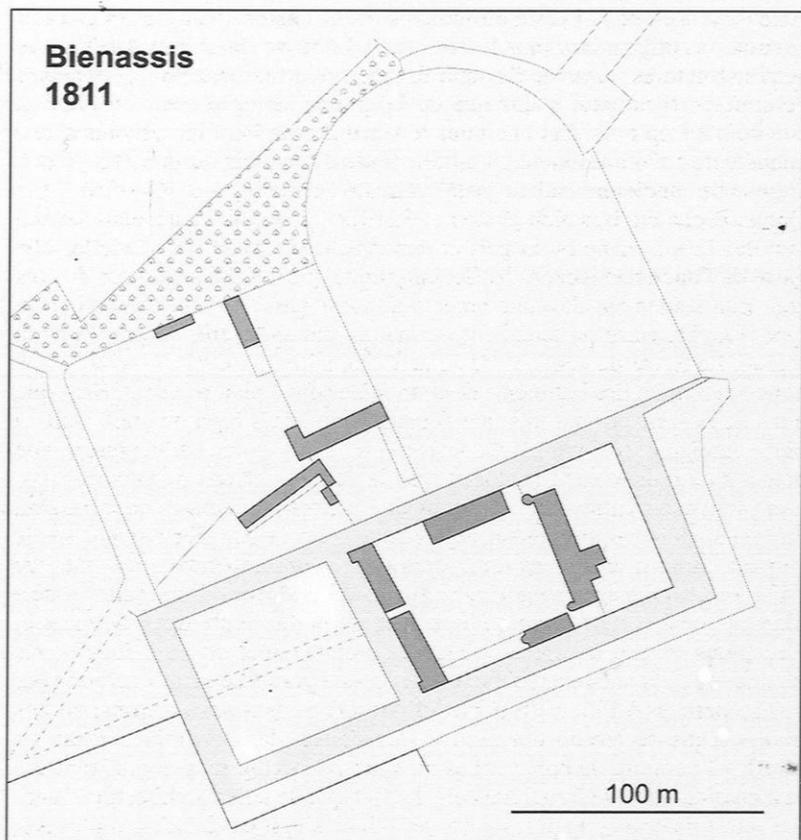


Figure 4. – Bienassis : bâtiments, cours et jardins, d'après le cadastre de 1811
Archives départementales des Côtes-d'Armor
Dessiné : Don Shewan

aussi, connu ce passage du bois à la pierre doit être sérieusement prise en compte ; mais nous n'avons aucun moyen de prouver la réalité de cette évolution¹⁴. Soulignons cependant qu'il n'est nullement de notre intention de laisser penser qu'avant le XV^e siècle tous les bâtiments seigneuriaux étaient faits de bois ; ce n'est manifestement pas le cas. Ce que nous voulons dire ici c'est que nous avons aujourd'hui assez d'arguments pour montrer qu'une tradition architecturale basée sur le bois exista, concurrentement avec celle basée sur la pierre, non seulement en Bretagne, mais

¹⁴ MEIRION-JONES *et al.*, 1996 ; 1999 ; 2001 ; 2002b.

dans une grande partie de la France septentrionale. Il est presque certain que ces structures de bois, antérieures à 1400, se dressaient dans la zone entourée par la première douve (Fig. 6 ; douve 1). Ces résultats sont de la première importance, non seulement pour notre compréhension du passage du bois à la pierre dans la région immédiate – le Penthièvre – mais aussi dans l'ensemble du Grand Ouest. Il convient donc, encore une fois, de souligner l'importance de cette découverte.

La transition du xv^e siècle

Pratiquement tout ce que nous savons de l'histoire des premiers temps de Bienassis et de ses seigneurs nous vient des documents dus à un conflit familial, au cours des années 1430. Il nous reste, en particulier, les dires d'au moins trente-cinq témoins identifiables, recueillis en 1434, textes qui nous permettent de reconstruire une image globale de la seigneurie à un moment crucial de son histoire : sa reconstruction par un nouveau maître après une période d'abandon et de ruine¹⁵. Bien que l'on ne sache pas grand chose de l'environnement économique spécifique de Bienassis vers 1400, ce déclin avait certainement été aggravé par le malaise social généralisé qui suivit la peste noire, avec ses pertes démographiques catastrophiques et la mise à mal du cadre et du niveau de vie des seigneurs et des paysans. Il est également possible que, localement, ceci ait été encore aggravé par les dégâts entraînés par la guerre de Succession et ses suites. Dans le Penthièvre, ces troubles durèrent pendant tout le règne de Jean IV (1364-1399), les rivalités entre ce dernier et son cousin Jean, comte de Penthièvre, ainsi qu'avec son beau-père Olivier, sire de Clisson, faisant renaître ce conflit par intermittences jusqu'à la fin du xiv^e siècle.

¹⁵ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529, contient un document endommagé, concernant un conflit entre Jean de Queleuennec, vicomte du Fou, et Geoffroi de Queleuennec, seigneur de Bienassis. Ce document consiste aujourd'hui en un rouleau de seize feuilles de parchemin cousues bout à bout, long de 8,40 m environ. Il est manifeste qu'il manque des feuilles aux deux extrémités. Le fol. 15, dans une écriture du xviii^e siècle, porte la date : «X juillet 1434», mais cette date n'apparaît pas dans le texte conservé. Ce procès était en cours depuis au moins le 20 mai 1432 (BLANCHARD, n° 2025) et le 10 mai 1435, une liste de témoins, produits par Geoffroi afin de répondre devant le conseil ducal à Vannes (BLANCHARD, n° 2186), recense trente-six personnes. Le témoignage de trente d'entre elles figure dans ce rouleau, qui donne aussi le nom de trois autres témoins ne figurant pas dans le document de 1435. LA MOTTE-ROUGE, 1892, p. 245-250, a, en partie, utilisé ce remarquable document grâce à une paraphrase ou une transcription fournie par Joseph Goublaye de la Ménorval. Ce document a également été largement utilisé par LE GAL LA SALLE, 1991, p. 319-325.

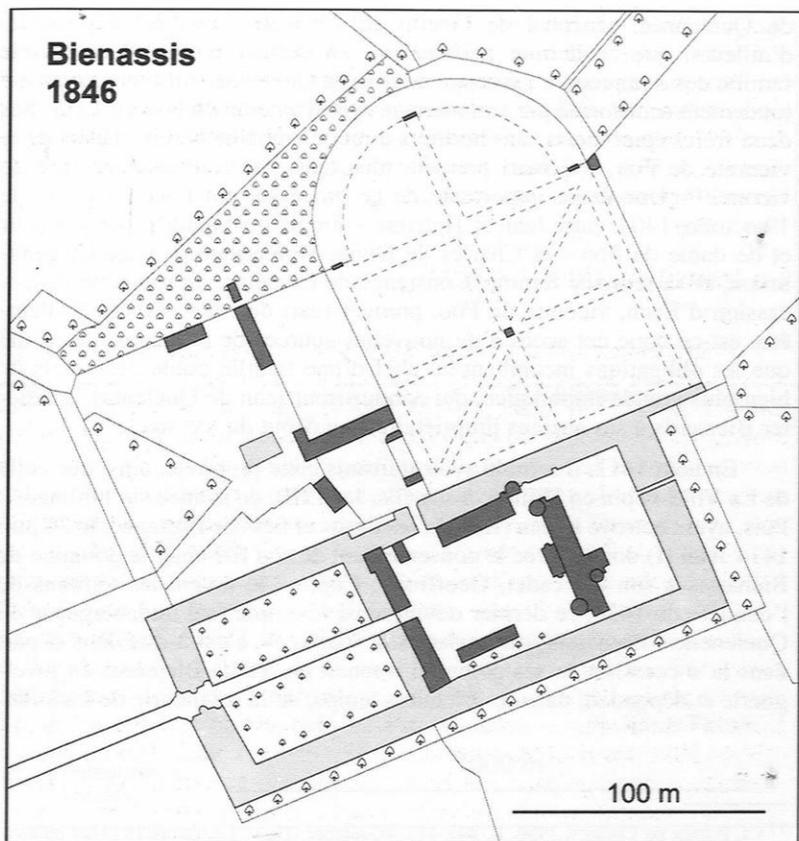


Figure 5. – Bienassis : bâtiments, cours et jardins, d'après le cadastre de 1846
Archives départementales des Côtes-d'Armor
Dessin : Don Shewan

Le conflit familial du début du xv^e siècle

Vers 1400, la paix et la confiance sociale commencèrent à se rétablir dans la région ; l'économie bretonne montre ainsi les signes d'un redressement généralisé¹⁶. Parmi ceux qui surent tirer avantage de cette nouvelle situation se trouvait Jean (I) de Queennec, seigneur de Queennec (en Le Vieux-Bourg de Quintin), dont on peut remonter la lignée jusqu'à Philippe

¹⁶ TOUCHARD 1967 ; LEGUAY 1982.

de Quelenec, sénéchal de Goëlle en 1268. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que ce dernier appartienne, en dernier ressort, à la grande famille des Avaugour¹⁷. Le destin de Jean de Quelenec lui-même avait été totalement transformé par son mariage avec Tiphaine du Fou en 1374. Ses deux frères étant morts sans héritiers directs, Tiphaine hérita en effet de la vicomté du Fou, son mari prenant, plus tard, par courtoisie, le titre de vicomte¹⁸. Une étape importante de ce processus fut l'accord passé, le 19 octobre 1404, entre Jean et Tiphaine – simplement qualifiés de seigneur et de dame du Fou – et Charles de Dinan-Montafilant, sire de Château-briant, et sa seconde femme, Constance de Coatelan, à propos de la succession d'Even, vicomte du Fou, premier mari de cette dernière¹⁹. Peut-être est-ce donc cet accès à de nouvelles sources de richesses, de même que les obligations incombant au chef d'une famille noble désormais de bien plus grande importance, qui conduisirent Jean de Quelenec à acheter Bienassis à ses anciens propriétaires, au début du xv^e siècle²⁰.

En août 1412, il semble avoir transmis cette propriété, ainsi que celle de La Ville-Pépin en Hillion, à son fils, Jean (II), en avance sur héritage²¹. Puis, ayant octroyé à Jean (II) tous ses droits et fiefs de Bretagne, le 26 juin 1414 Jean (I) donna, avec le consentement de son fils aîné, le domaine de Bienassis à son fils cadet, Geoffroi²². Comme le notent les témoins de l'enquête de 1434, ce dernier devint ainsi «homme feal dud. seigneur du Quelenec», Bienassis entrant dans son «partage», c'est-à-dire dans sa part dans la succession de ses parents ; il tenait en réalité Bienassis en juveigneurie et dépendait, dans les premiers temps, de la seigneurie de La Ville-

¹⁷ Cf. POTIER DE COURCY, 1986, II, 442-443, «Quelenec (Du)». Le manuscrit et les publications le concernant présentent des différences considérables quant à l'orthographe du nom de famille et l'utilisation de la particule ; dans ce qui suit, nous avons utilisé la forme «(de) Quelenec», qui est celle qui figure dans la plupart des sources écrites contemporaines. On trouvera une utile généalogie du xviii^e siècle de la famille de Quelenec de Bienassis à l'abbaye Saint-Guénolé de Landévennec, armoire 2. LE GAL LA SALLE, 1991, p. 324, Généalogie simplifiée des Quelenec, sgr. de Bienassis, appelle notre Jean (I) Jean IV du Quelenec, etc.

¹⁸ Le berceau de la famille du Fou était La Motte en L'Hôpital-Camfrout, Finistère (LA BORDERIE, 1896-1914, III, 77).

¹⁹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 23 J 120, publié par DUCREST DE VILLENEUVE, 1897, p. 182-185.

²⁰ Plusieurs témoins de l'enquête de 1434 font directement allusion à l'acquisition faite par Jean de Quelenec ; aucun document concernant les circonstances ou les raisons de la vente par l'ancien propriétaire n'est toutefois conservé.

²¹ LE GAL LA SALLE, 1991, p. 319, citant la Bibliothèque nationale de France, les Carrés d'Hozier.

²² Aix-en-Provence, Bibliothèque municipale, ms. 1410 n° 14 (cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, Départements* [...], XLV, Paris, 1915, 419-420). Nous devons cette référence au Dr Graeme Small, de l'Université de Glasgow.

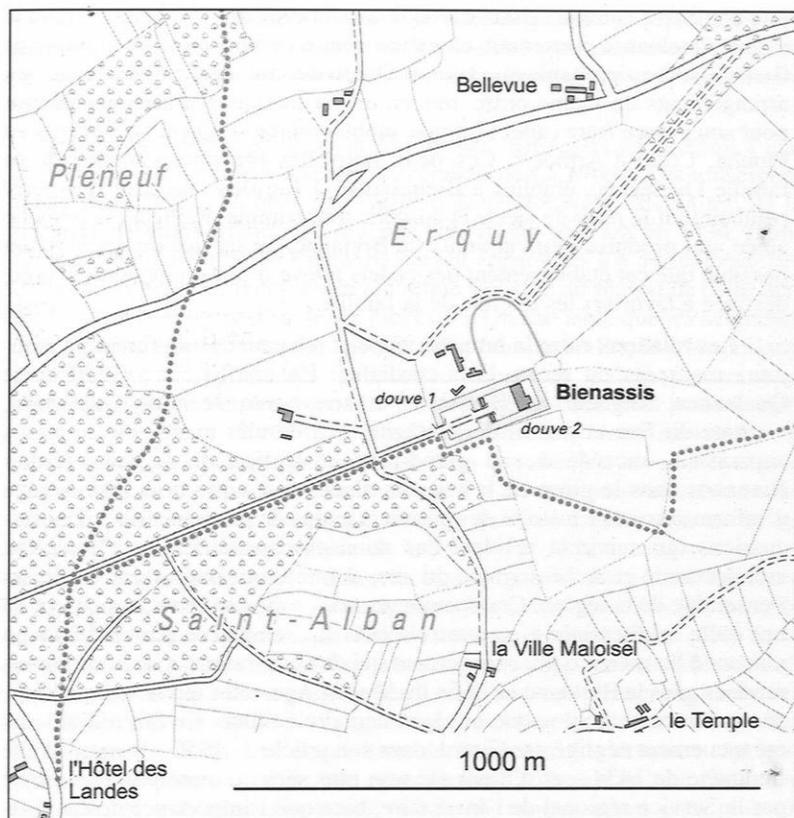


Figure 6. – Bienassis : les douves et les limites des paroisses
Dessin : Don Shewan

Pépin, fait que ne mentionne pas l'enquête de 1434²³. Il est fort possible que l'achat de Bienassis ait été destiné à doter son fils cadet de domaines appropriés à son rang, car, en tant qu'«acquisition», Bienassis ne pouvait

²³ Sauf indication contraire, les données concernant ce qui précède et les trois sections suivantes proviennent de l'enquête de 1434, où plusieurs témoins disent se souvenir que Geoffroi était en possession de Bienassis depuis une période allant de quinze à vingt-deux ans, l'un d'entre eux indiquant que la seigneurie lui appartenait déjà l'année de la bataille d'Azincourt (1415). En 1437, une transaction entre Geoffroi et son neveu libéra Bienassis de toutes les obligations qui lui étaient attachées en tant que juveigneurie de La Ville-Pépin (LE GAL LA SALLE, 1991, p. 325). GALLET, 1983, p. 150-154, nous offre une bonne analyse moderne des pratiques d'héritage dans les familles nobles bretonnes, et en particulier de la part revenant aux juveigneurs.

être considéré comme faisant partie du patrimoine des Quelennec. Mais le sire de Quelennec conservait, en même temps, certains droits résiduels sur Bienassis. Il est probable que Jean de Quelennec fut aussi influencé par des arrangements du même ordre, mis en œuvre quelques années auparavant pour son propre frère cadet Philippe, établi comme seigneur de Kerjolis en Plouha, Côtes-d'Armor²⁴. Ces deux nouvelles branches cadettes de la famille Quelennec, établies à Bienassis et à Kerjolis, devaient prospérer pendant tout le reste du siècle et au-delà, tout comme d'ailleurs la branche aînée, qui produisit deux amiraux de Bretagne, au service du duc²⁵. Il est possible que cet établissement des cadets relève d'une stratégie délibérée, destinée à favoriser les intérêts de la famille.

Les relations entre la branche aînée et ses cadettes ne furent pas toujours marquées du sceau de la cordialité. Un conflit entre Geoffroi de Quelennec, seigneur de Bienassis, et son neveu Jean de Quelennec, vicomte du Fou et amiral de Bretagne – ce dernier avait, peu de temps auparavant, succédé à son grand-père et s'efforçait de faire rentrer Bienassis dans le giron de la branche aînée – est notre principale source d'information sur l'histoire des premiers temps de la seigneurie²⁶. Les discussions qui suivirent révèlent des données essentielles sur l'évolution architecturale et archéologique du site, données qui intéressent d'ailleurs l'ensemble de la région. Ces documents nous font découvrir le moment où une salle seigneuriale à ossature de bois fut remplacée par un bâtiment maçonné du même type, changement qui dut se produire à de nombreuses reprises dans la Bretagne de la fin du Moyen Âge, mais qui ne nous a laissé aucune trace archéologique ou documentaire connue. Ce fait a d'ailleurs été totalement négligé par Girard, dans son article de 1950 – bien qu'il cite l'enquête de 1434 – et n'a pas été non plus sérieusement pris en compte par le Service régional de l'Inventaire, bien que l'importance de ces données ait été soulignée dans des publications, voici près de vingt ans²⁷. De plus, les témoignages recueillis à cette occasion révèlent de manière

²⁴ Cf COUFFON, 1928, p. 167-182, utilisant un remarquable – mais bref – terrier donnant la généalogie et de nombreux autres détails de la lignée et des domaines des Quelennec de Kerjolis. Ce document se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Landévennec, fonds Lebreton 59/92. La première mention de Philippe de Quelennec, chevalier, tenant des terres à Kerjolis est de 1406 (fol. 8) ; le titre passa ensuite à son fils cadet, Robert. Philippe avait épousé Amette de Dinan, et, dès 1390, devint l'obligé de Charles de Dinan-Montaillant pour un prêt de 1 500 francs (fol. 10) ; l'une de leurs filles avait épousé Jean de la Motte avant 1414 (fol. 2 v°).

²⁵ JONES, 2002, p. 21-22 sur les problèmes d'identification des deux (ou trois ?) Jean de Quelennec, vicomtes du Fou, qui furent successivement amiraux de Bretagne entre c. 1432 et 1488.

²⁶ Cf. *supra* n. 15.

²⁷ MEIRION-JONES, 1985, p. 19 et 23 ; JONES *et al.*, 1989, p. 82.

remarquablement détaillée bien d'autres aspects de la vie quotidienne à Bienassis, qui permettent de dresser, de manière plus générale, un tableau de la vie seigneuriale à la fin du Moyen Âge. En quelques mots, l'histoire est la suivante.

Avant son achat par Jean de Quelennec, Bienassis appartenait à une famille portant le nom hautement révélateur de La Motte. Les renseignements héraldiques, donnés par Thibaud de la Houssaye des Salles, de la paroisse de Saint-Alban, âgé d'à peu près trente-sept ans en 1434, montrent que les La Motte de Bienassis étaient apparentés à d'autres branches de la même famille, leurs armes étant une variante du blason de cette dernière «de sable, fretté d'or de six pièces»²⁸. On sait ainsi que les seigneurs de La Motte Rouge, branche cadette de la famille de Dinan-Montafilant, possédaient d'importantes propriétés dans les paroisses voisines d'Hénansal et de Plurien, bien que les documents conservés ne nous permettent pas encore d'établir une relation entre ces deux ensembles. Il existe toutefois un autre indice allant dans ce sens. Un inventaire récent des mottes des Côtes-d'Armor, bien qu'il n'ait mis en évidence aucune structure de ce type à Bienassis, montre qu'il en existait une au bourg d'Erquy. Les toponymes «place de la Motte» et «Motte verte», à proximité de l'église paroissiale, donnent à penser qu'existait autrefois en ce lieu un centre de l'autorité féodale, et un document de 1516 fait en effet état de la présence des vestiges d'une motte sur ce site²⁹. Cette place-forte primitive dépendait, comme d'ailleurs Bienassis par la suite, de la châtellenie de Lamballe ; il est possible qu'il y ait ici la résidence originelle des La Motte de Bienassis³⁰. Nous ignorons cependant quand, et dans quelles circonstances, ils firent l'acquisition de Bienassis. La situation topographique et le nom même du site nous incitent à penser qu'une résidence seigneuriale y existait dès le XIII^e siècle au moins, sinon bien plus tôt encore.

²⁸ Thibaut les décrivait comme suit : «les armes de La Motte c'est assavoir de sable à troys frettes d'or de quoy led. Geoffroy est chieff par raison et comme seigneur dud. lieu et manoir de Bienassis» ; cf. POTIER DE COURCY, 1986, II, p. 307-308 ; LA MOTTE-ROUGE, 1892, p. 249.

²⁹ HINGUANT, 1994, p. 30-31 ; la motte, située «pres ladite eglise», est mentionnée dans un accord passé entre Jacques de Quelennec, seigneur de Bienassis, et les paroissiens, le 23 novembre 1516, par lequel il recevait le droit d'avoir un enfeu devant le maître-autel, pour lequel il devait verser la rente annuelle d'un boisseau (*bouxeau*) de froment sur sa métairie du Fougeray (RAISON DU CLEUZIQU, 1905, p. 400-405).

³⁰ Au XVI^e siècle, les seigneurs de Plessis-Plorech revendiquaient la suzeraineté de cette motte, et, selon LE GAL LA SALLE, 1991, p. 234-235, ils agissaient de la sorte en tant qu'héritiers des familles Hillion et Coron, les premiers propriétaires de la motte d'Erquy étant les Coron. Le manque de documentation ne permet pas de conclure.

La renaissance de Bienassis au XV^e siècle

Lors de l'enquête de 1434, des témoins attestèrent que, en tant que nouveau seigneur de Bienassis, Geoffroi de Quelennec avait fait reconstruire une chapelle dans l'église paroissiale d'Erquy, assumant les droits de prééminence et agissant en tant que «le plus grant de ladite parroisse», ce qui laisse supposer que ses prédécesseurs avaient joui du même statut. L'un des témoins désigne même cette chapelle sous l'appellation très significative de chapelle «des Moteraus». Geoffroi y affichait, non seulement ses propres armes – «d'hermines au chef de gueules, chargé de trois fleurs de lys d'or» – mais aussi celles de ses prédécesseurs en tant que seigneurs de Bienassis («sable à troys fretez d'or»). Ceci constitue probablement une preuve supplémentaire à l'appui de la déclaration selon laquelle Bienassis était, à l'origine, tenu par les seigneurs de La Motte d'Erquy³¹. Lors de l'enquête, les voisins de Geoffroi formaient un échantillon représentatif de la population d'Erquy et des paroisses voisines, regroupant des membres de la noblesse locale, des officiers seigneuriaux, des membres du clergé et des gens du peuple. Ils n'hésitèrent pas à déclarer que, pendant sa tenure, Geoffroi avait considérablement amélioré le domaine. Il avait occupé, avec son épouse Jeanne Madeuc, la place qui leur revenait dans la société du lieu, en tant que sire et dame de Bienassis. En 1414, le manoir était en ruines et le domaine, mal exploité, en piteux état. En 1434, un splendide manoir neuf et de nouveaux communs avaient remplacé les bâtiments décrépits. On avait remis en culture les landes, réparé les haies et les limites de parcelles, curé les fossés, planté des vergers et des bois, et remis sur pied un régime seigneurial solide et rentable. Cette mutation était due, pour une bonne part, à l'établissement de métairies et à l'emploi d'administrateurs professionnels (l'enquête mentionne un sénéchal, un alloué, un procureur et plusieurs receveurs, certains de ces personnages apportant d'ailleurs leur témoignage aux enquêteurs). Le portrait de Geoffroi qui se dégage de ces témoignages le place sans conteste dans la catégorie de ces seigneurs qui prenaient à cœur d'améliorer leurs domaines ; son œuvre est un exemple classique de la manière dont de nombreux manoirs bretons furent reconstruits dans une période où l'économie commençait lentement à reprendre des couleurs³².

³¹ L'église paroissiale actuelle a été remaniée plusieurs fois, surtout au XVIII^e et au XIX^e siècles. Elle a été restaurée à nouveau récemment. L'intérieur, avec ses piliers carrés et ses arcades en plein cintre, annonce une construction romane (XII^e ou première moitié du XIII^e siècle). Le pignon ouest comporte une fenêtre de 1420 environ (LE GAL LA SALLE, 1991, p. 209 et suiv.) ; est-ce la fenêtre que fit installer Geoffroi ?

³² Cf. GALLET, 1983 et 1992.

Les témoins étaient particulièrement impressionnés par la transformation physique du manoir. Là où il n'y avait auparavant qu'un bâtiment de bois à l'ancienne mode, conçu sur le plan basilical – d'une halle («cohue») – se dressait désormais un manoir bâti en pierre, muni de salles de belle apparence, peintes et décorées à la dernière mode. Le début du document contenant ce témoignage est endommagé. Le premier témoignage conservé en entier – c'est, remarquable coïncidence, celui d'un certain Olivier de la Motte, âgé de cinquante-quatre ans – rapporte que Geoffroi de Queleuennec «a fait belles mesons et grandes reparacions oudit manoir de Bienassis et fait de beaux amenagemens». Messire Alain de la Soraye, de la paroisse de Quintenic, âgé de cinquante-cinq ans, confirme cette déclaration en affirmant que Geoffroi avait fait «paindre chambres et salles». Geoffroi Gerril, d'Hénansal, âgé de cinquante-huit ans, se souvient, quant à lui, que l'«hostel et manoir de Bienassis [...] estoit moult rouyneux et avoit tres grant nécessité de reparacions leuel Geoffroi a dempuix fait grandement reparrer celui lieu et y fait faire meson de neuff et aultres reparacions moult notables qui ont cousté grant nombre de finance.» Pour Dom Roland Galabeux, âgé de quarante ans, lorsque Geoffroi était arrivé, «ledit manoir estoit mal logé et y avoit une ancienne salle gasté et vidé laquelle led. Geffroy a fait tresbien reparrer et ediffier et auxi y a fait une meson neufve.» Jean de la Houssaye, des Salles, âgé de quarante-cinq ans, confirme que Bienassis était devenu «un des beaux manoirs du pais et deparavant n'y avoit q'une vieille salle gasté de l'ancienne faiczon», analyse que complète Jean Ladire, âgé de cinquante ans, en ajoutant qu'il s'agissait d'«une vieille salle fondée sur postz de boays en maniere de cohue et depuix led. Geffroy du Quelenec y a fait de beaux amenagemens et reparacions et de belles chambres et granges toutes neufves.»

La résidence principale : la reconstruction du xv^e siècle

Bienassis est un «grand manoir» classique du xv^e siècle. Il est bâti sur un plan tripartite, avec des chambres à l'ouest, les salles au centre, et d'autres chambres à l'est, au-dessus d'une «cave» semi-enterrée (Fig. 7-10). Au-dessus de cette dernière, se trouvent les principales chambres seigneuriales (Fig. 8). Ce plan est très similaire à celui mis en œuvre au Bois Orcan, à Coadélan, au Hac et dans beaucoup d'autres demeures nobles. Il constitue, à cette époque, le programme architectural standard de ces édifices³³. La chambre seigneuriale située à mi-étage est caractéristique non seulement de la Bretagne, mais aussi des Pays de la Loire au xv^e siècle, région dans laquelle cette disposition trouve sans doute son origine. De

³³ MEIRION-JONES *et al.*, 1990 ; 1995a ; 1998b ; 1999.

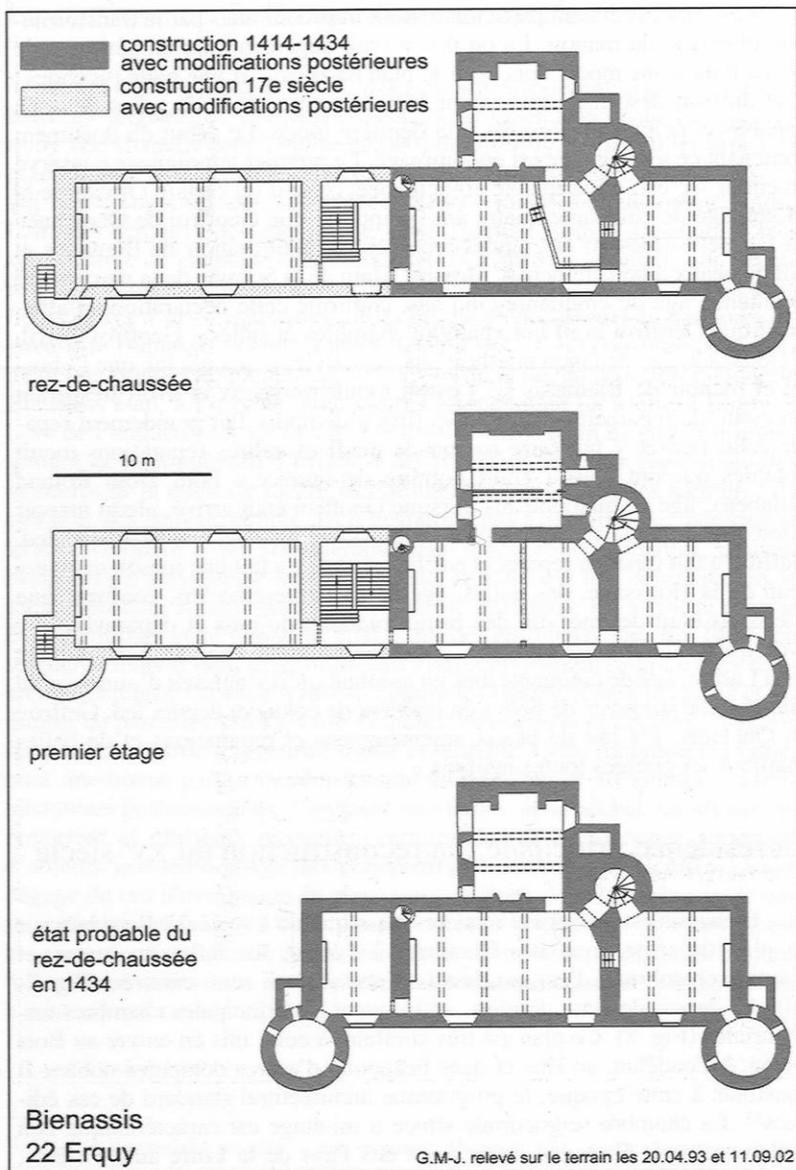


Figure 7. – Bienassis : plans
Dessin : Gwyn Meirion-Jones

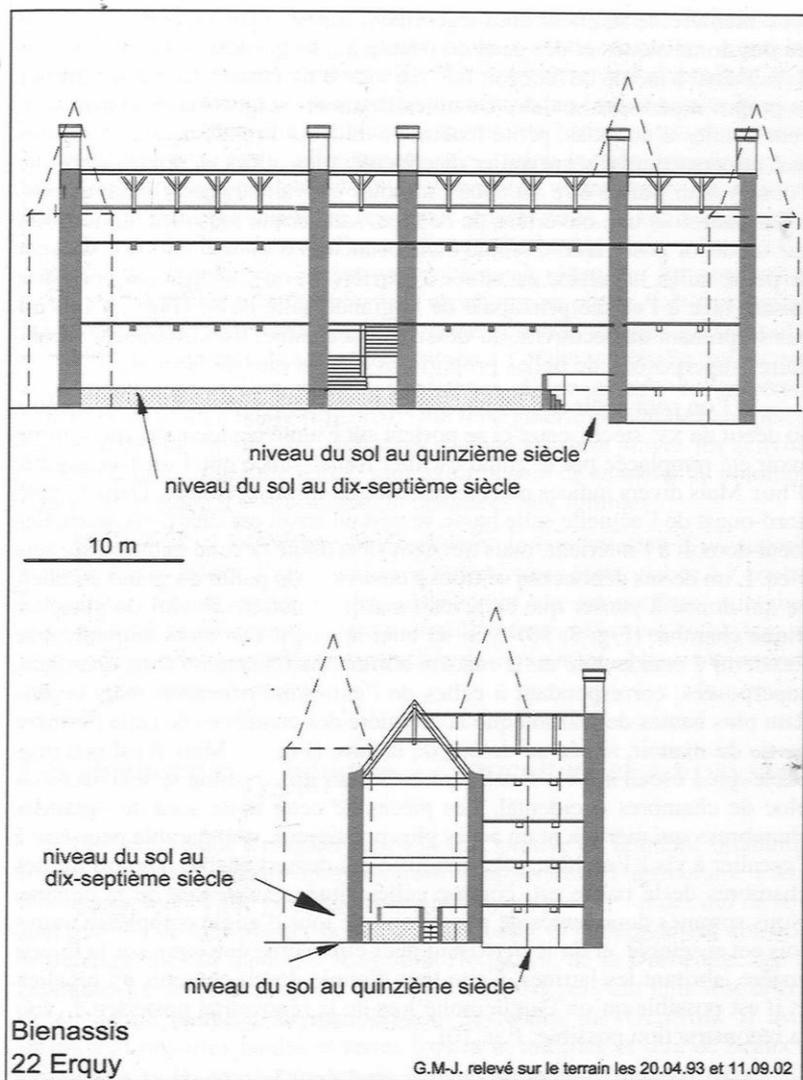


Figure 8. – Bienassis : coupes
Dessin : Gwyn Meirion-Jones

cette manière, le seigneur était légèrement surélevé par rapport aux activités des domestiques et des gens du peuple qui fréquentaient la salle basse ; il était ainsi à même de recevoir des visiteurs d'un certain rang et d'affirmer sa propre supériorité sociale. De telles chambres seigneuriales étaient souvent munies d'un judas, petite fenêtre ouvrant sur la salle basse, en contrebas, et permettant d'y surveiller discrètement les allées et venues sans que l'observateur puisse être vu. Nous sommes convaincus que Bienassis possédait autrefois une ouverture de ce type, sans doute masquée aujourd'hui par un décor postérieur. Comme dans beaucoup d'autres manoirs, souvent de petite taille, la cuisine est située à l'arrière, et on y accède par une porte faisant face à l'entrée principale de la grande salle basse (Fig. 7). Il n'est pas surprenant de découvrir, au-dessus de la cuisine, trois chambres secondaires superposées, de belles proportions et pourvues de latrines.

Si l'on peut avoir des doutes sur la forme que pouvait avoir ce manoir au début du xv^e siècle, ceux-ci se portent sur l'unité occidentale, qui semble avoir été remplacée par le grand escalier Renaissance que l'on voit aujourd'hui. Mais divers indices nous renvoient à sa forme première. Dans l'angle nord-ouest de l'actuelle salle basse se voit un étroit escalier à vis, partiellement démoli à l'intérieur, mais qui était sans doute destiné autrefois au service. L'un de ses débouchés se trouve au niveau du palier du grand escalier, ce qui donne à penser que ce niveau marquait autrefois celui du plancher d'une chambre (Fig. 8, 10)³⁴. Si tel était le cas, il faut alors admettre que l'extrémité occidentale de la maison abritait anciennement trois chambres superposées, correspondant à celles de l'extrémité orientale, mais cependant plus hautes de plafond que la première des chambres de cette dernière partie du manoir, située au-dessus de la cave (Fig. 8). Mais il est peu probable que l'escalier à vis mentionné ci-dessus ait constitué le seul accès au bloc de chambres occidental. Les pièces de cette unité sont de «grandes chambres» qui méritaient un accès plus prestigieux, comparable peut-être à l'escalier à vis à l'architecture grandiose qui dessert encore aujourd'hui les chambres de la partie est, comme celles situées au-dessus de la cuisine. Nous sommes donc tentés de penser qu'une tour d'angle complétait autrefois cet ensemble, et qu'il en existait peut-être même une autre sur la façade arrière, abritant les latrines. Cette tour d'angle devait contenir un escalier, et il est possible qu'on l'ait démolie lors de la rénovation postérieure (voir la reconstruction possible, Fig. 10).

Rien ne nous permet de deviner quel était le type de charpente qui soutenait la toiture de cette résidence du début du xv^e siècle. La charpente

³⁴ On peut aussi penser, comme autre hypothèse, qu'il n'y avait pas de chambres de ce côté et que le petit escalier à vis montait pour assurer une liaison de service entre les deux salles et qu'alors le prolongement au-dessus du niveau de la salle haute conduisait à une galerie. Cette explication suppose qu'il y ait eu deux galeries, une à chaque bout de la salle haute, comme à Coadélan (22 Prat).

existante fut remplacée lors de la reconstruction d'époque Renaissance, qui vit l'aménagement de chambres de service dans les combles. Toutefois, si l'on prend en compte le volume architectural disponible, il est vraisemblable qu'existaient là deux salles superposées, une salle haute et une salle basse. Bien que la hauteur générale du bâtiment ait pu autoriser la construction de trois salles superposées, selon le même modèle qu'au Hac³⁵, cette superposition est ici peu probable, étant donné la date très haute de la construction de la résidence. Selon nous, la seule explication satisfaisante est la présence d'une grande salle haute. Mais, même si l'on admet cette hypothèse, il reste un problème à résoudre. Au sommet du grand escalier à vis oriental se voient en effet trois portes. Les deux portes latérales mènent à des chambres. La porte centrale, de plus grande taille, ouvre sur le vide dans la salle haute située à l'étage, anomalie qui ne peut s'expliquer que si l'on postule l'existence d'une galerie à l'extrémité orientale de la salle haute (Fig. 10). Une telle galerie est idéalement placée pour que les occupants des chambres d'étage puissent suivre les activités se déroulant dans la salle haute, sans avoir besoin de se mêler au commun. Ces galeries étaient essentiellement destinées aux femmes.

On doit ainsi à Geoffroi de Queennec la construction d'un superbe manoir à trois unités, l'aile consacrée aux cuisines étant placée à l'arrière. Dans leur forme originale, les salles sont de proportions superbes. Beaucoup de ces éléments furent toutefois transformés vers 1600, lorsque Bienassis connut une grande opération de rénovation. Nous reviendrons sur ce point dans ce qui suit.

Les améliorations apportées à l'agriculture et aux paysages

Les témoins de l'enquête de 1434 font preuve de la même unanimité lorsqu'il s'agit de décrire les améliorations apportées à l'agriculture. Pierre Raoul se souvient que Geoffroi avait «fait beaux prez en landes qui ne soulent guerres valloir, planter boays et faire fosses et généralement amender le demaine dicelui manoir.» Jean de la Houssaye, de la Dorbelaie, âgé de quarante-six ans, qui avait été alloué à Bienassis pendant huit ans, décrit, de la même manière, la récupération de landes par Geoffroi. Il avait «rompu et ouvertes landes et terres frostes et inutilles et sera de beaux et bons prez qui sont à present de bones revenus». Geffrelot Regnault, d'Erquy, âgé de soixante ans, décrit aussi la manière dont Geoffroi «a fait de rompre landes esquelx lieux il a fait faire gaigneries et labouraiges à grant valleur». Dom Pierre Gerart, prêtre âgé de cinquante-huit ans, ajoute que là où il n'y avait auparavant que quatre «homées» de prairies, «il y a à present vingt homées de prez beaux et bons». Selon Geoffroi Glorias, de

³⁵ MEIRION-JONES *et al.*, 1990 ; 1998b.

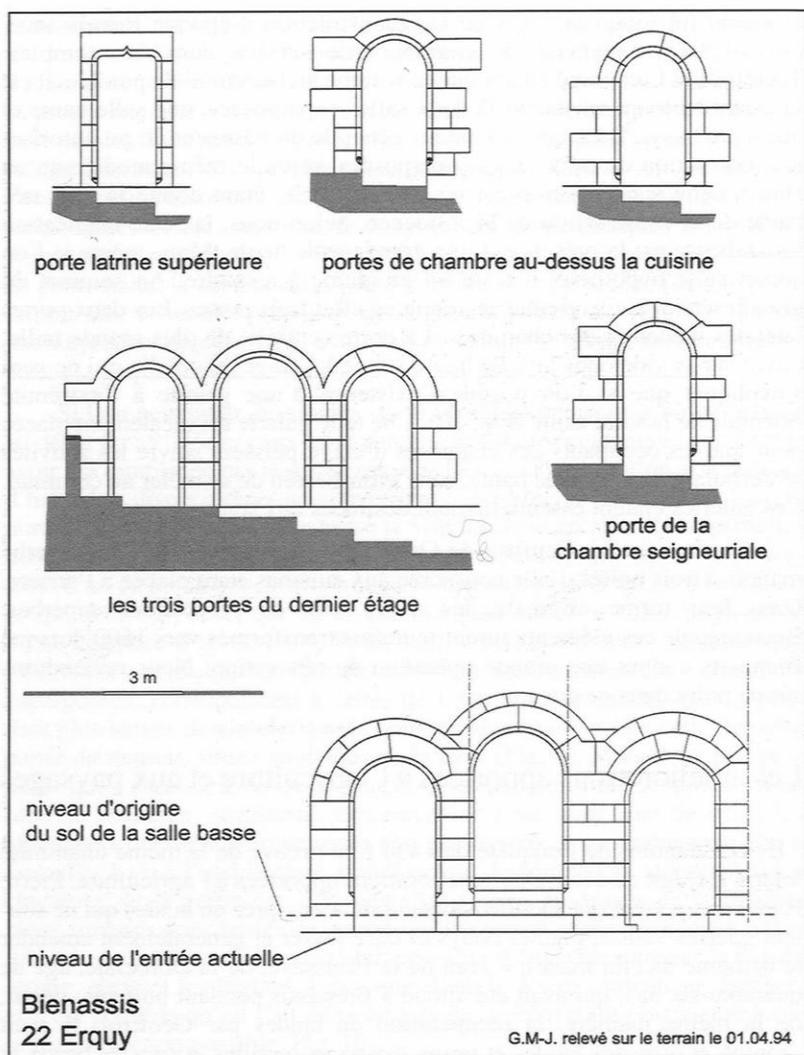


Figure 9. – Bienassis : détails de portes
Dessin : Gwyn Meirion-Jones

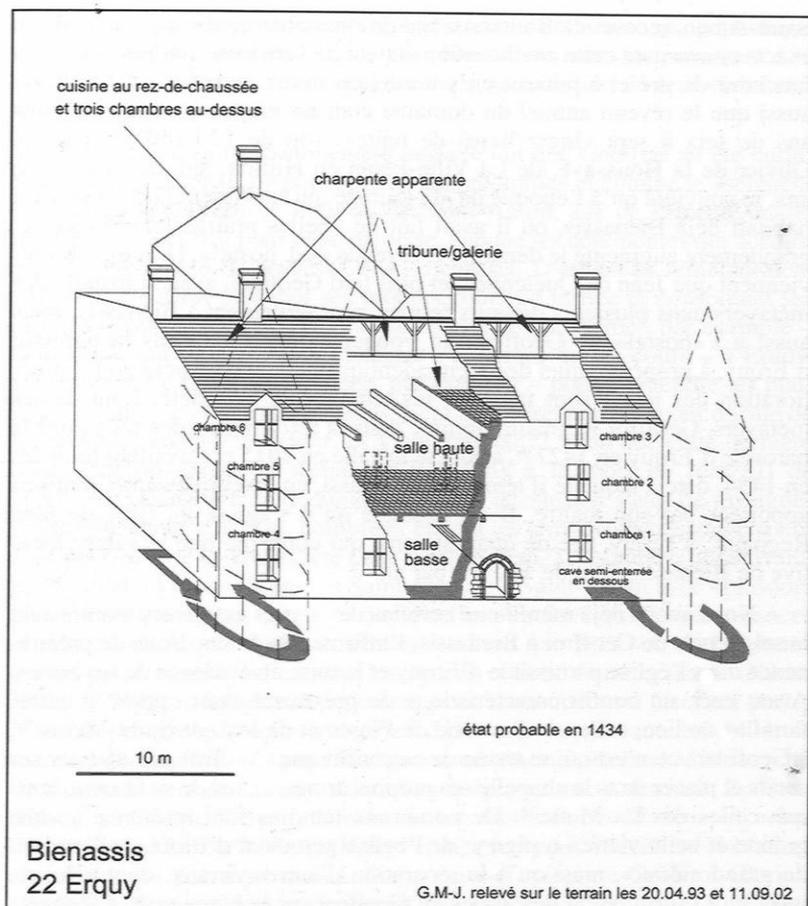


Figure 10. – Bienassis : état probable de la résidence en 1434
Dessin : Gwyn Meirion-Jones

Saint-Alban, receveur à Bienassis, âgé de cinquante-quatre ans, les chiffres exacts concernant cette amélioration étaient de «environ cinq journées à un fauchour de pré et à présent en y a environ trente journées.» Il confirme aussi que le revenu annuel du domaine était en moyenne «par communs ans de six à sept vingtz livres de rente», soit de 120-140 liv. par an. Olivier de la Houssaye, de La Ville-Pépin en Hillion, âgé de trente-cinq ans, se souvient qu'à l'époque de «la journée qui fut Agiencourt», Geoffroi habitait déjà Bienassis, où il avait fait de «belles prairies et clostures et grandement augmenté le demaine et revenue dud. hostel». D'autres se souviennent que Jean de Queennec, et plus tard Geoffroi, avaient installé des métayers dans plusieurs de leurs fermes, non seulement à Bienassis, mais aussi à l'«hostel» de Geoffroi, au Fougeray ainsi que dans la paroisse d'Erquy, à propos duquel des récits identiques de reconstruction et d'amélioration des terres sont faits par les témoins de l'enquête. L'un de ses métayers, Geoffroi Regnault, nommé dans la réformation des feux pour la paroisse d'Erquy en 1427³⁶, avait été installé en 1415 et travaillait toujours en 1434, date à laquelle il témoigna, lui aussi, en faveur des améliorations apportées par son maître. Il est possible qu'il s'agisse du frère de Jean Regnault, d'Erquy, âgé de quarante ans, qui confirme que la valeur locative de Bienassis était de 120 liv. par an.

Nous avons déjà mentionné certains des signes extérieurs manifestant la seigneurie de Geoffroi à Bienassis, l'affirmation de ses droits de prééminence dans l'église paroissiale d'Erquy et la mise en évidence de ses armes. Avant ceci, un conflit caractéristique de préséance avait opposé d'autres familles du lieu, celles de Bertrand de Plorec et de Jean de Saint-Méloir³⁷, à Geoffroi ; ce n'est qu'au terme de ce conflit que Geoffroi put affirmer ses droits et placer dans la chapelle ses propres armes, celles de sa femme, ainsi que celles des La Motte³⁸. De nombreux témoins font référence à «une grande et belle vitre ou pignon de l'église perochial d'Erqui, en l'endroit du grand autier», ainsi qu'à la réparation d'autres vitraux, dont celui du jubé, et à l'installation des armes de Geoffroi sur le bâtiment³⁹. L'enquête

³⁶ «Noble homme» Jean Aunyzan, âgé de 60 ans, se souvenait que c'était Jean de Queennec qui avait survécu à son fils aîné, ce dernier ayant installé Regnault comme métayer, fait que confirme l'entrée de 1427 pour Erquy dans Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2978, fol. 72 v°.

³⁷ C'est probablement le même Bertrand de Plorec qui servit en Guyenne avec Robert de Beaumanoir en 1406 (BnF, ms. Clairambault 86 n° 152 et 153). Un certain Jean de Saint-Méloir était «escuyer de cuisine» pour Jean, comte de Penthievre en 1392 (Arch. dép. Côtes-d'Armor, 20 J 1) ; en 1668, la famille Saint-Méloir d'Erquy fut reconnue comme d'«ancienne noblesse» (POTIER DE COURCY, II, 541).

³⁸ Cf. NASSIET, 1991. C'est Thibaut de la Houssaye de La Ville Regnault en Saint-Alban qui déclare se souvenir des détails du conflit avec Plorec et Saint-Méloir.

³⁹ Le document de 1516 cité ci-dessus (n. 29) mentionne «le pinon ouquel est ledict autier et la vitre estante en iceluy pignon apartiennent audit sgr. de Bienassis». Un plan de l'église en 1789 (reproduit par LE GAL LA SALLE, 1991, p. 210) montre son emplacement.

révèle aussi d'autres aspects des signes extérieurs et de la conduite publique que l'on attendait de membres de la noblesse, éléments qui servaient à la distinguer du commun et étaient essentiels au maintien de leur statut et à leur acceptation par leurs égaux.

Plusieurs témoins commentent aussi le fait que Geoffroi ait été publiquement reconnu par son père comme son «homme» et comme le «seigneur de Bienassis» : Perrin le Prevost, de Saint-Aaron, âgé de soixante ans et receveur de Geoffroi pour cette paroisse, évoque les cérémonies qui accompagnèrent sa prise de possession de Bienassis. D'autres se remémoraient comment Geoffroi présidait ses propres cours de justice et convoquait ses propres hommes pour qu'ils rendent hommage – à Plémet, par exemple – tandis que son sénéchal le remplaçait à certaines de ses cours – à Erquy, Hénansal et Le Chemin Chaussée, par exemple – pour y entendre les plaignants. Lui et ses hommes apparaissaient régulièrement à la cour ducale de Lamballe, comme leur devoir les y contraignait⁴⁰. Bien que cette dernière cour n'ait pu exiger le rachat de Bienassis à la mort de Jean (I) de Quelenec, l'absence de documents positifs atteste son statut de juveigneurie de Quelenec. De plus, nombreux étaient les témoins qui se souvenaient avec précision de la date exacte de la mort de Jean. Trois années auparavant, le 25 juillet 1431, ils fêtaient la Saint-Jacques à Saint-Alban avec «plusieurs chevaliers et escuyers, dames et damoiselles et aultres qui faisoient dances et esbatemens», quand «les nouvelles vindrent que ledit sire du Quelenec est trespasé et pour celle cause les dances et band firent cessez». Olivier Raoul, d'Hillion, âgé de soixante ans, avait récemment vu Geoffroi porter le deuil («beguyn») pour son père⁴¹. Dix ans auparavant, en 1424, le mariage de Geoffroi à Jeanne Madeuc, sœur aînée de Roland Madeuc, sire de Guémadeuc et de Launay, s'était heureusement mieux terminé. Il s'était déroulé au Gué de Pléneuf, dans la maison familiale des Madeuc, et, selon Olivier de la Houssaye, de La Ville-Pépin, nombreux étaient les chevaliers et écuyers qui y avaient assisté. Parmi ceux-ci, rapporte Geoffroi Glorias, Jacob du Fou et son épouse donnaient ouvertement à Geoffroi et à l'épouse de ce dernier le titre de sire et de dame de Bienassis⁴². Jean Audouart,

⁴⁰ À l'origine, Lamballe était, bien entendu, le centre administratif de la vaste seigneurie du comte de Penthievre, mais, depuis 1420, la ville avait été saisie par Jean V en raison de la trahison de ses cousins de Penthievre.

⁴¹ Les seigneurs de Bienassis tenaient encore les principales prééminences de la chapelle de Saint-Jacques à l'époque de la Révolution (cf. LE GAL LA SALLE, 1991, p. 320).

⁴² Roland Madeuc, sire de Guémadeuc, donna un minu pour son défunt père, aussi appelé Roland, le 11 avril 1424 (Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 203 ; Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2296/4), et se trouvait au siège de Pontorson en 1427 (LE VAVASSEUR, p. 51) et de Pouancé en 1432 (MORICE, 1742-1746, II, col. 1235). Jacob du Fou servait avec cinquante hommes d'armes en 1419 et était l'un des gentilshommes de la maison ducale (MORICE, 1742-1746, II, col. 1066, 1104, 1108) ; en 1425, il établit un accord de fraternité d'armes – ces documents sont très rarement conservés – avec Alain du Parc (LA BORDERIE, 1858, p. 8-10).

d'Erquy, âgé de cinquante ans, se souvient aussi que «après les espousailles vindrent au manoir de Bienassis pour faire leur feste ensemble o plusours nobles gens et dempui seront demourer et encore y demeurent eulx et leurs enffans et serviteurs». Ces documents jettent une lumière fugace sur la vie de la petite noblesse de province, regard qui annonce déjà la description teintée d'une douce ironie qu'en fit Noël du Fail un siècle plus tard. Nous sommes encore loin, toutefois, de l'existence plus sophistiquée que nous font découvrir les lettres de Madame de Sévigné.

Si l'on excepte ce remarquable éclairage sur la société du temps que nous apporte cette enquête, il faut bien admettre que le reste des documents concernant Bienassis et ses propriétaires à la fin du Moyen Âge est étonnamment limité. Ainsi Geoffroi n'apparaît-il pas parmi les nombreux gentilshommes de la région qui fit hommage à Jean V en 1437, bien que certains de ceux-ci soient venus témoigner en sa faveur en 1434⁴³. Les diverses réformations des feux du milieu du siècle ou les nombreuses montres du règne de François II ne nous éclairent pas plus sur Geoffroi, bien qu'il ne soit décédé qu'en février 1465⁴⁴. Il en va largement de même pour son fils Alain, qui lui succéda, bien que ce dernier ait présenté un minu pour son père en juillet 1466. Il tenait alors le manoir de Bienassis, avec son domaine d'au moins cent journaux (environ 50 ha), le moulin de Bienassis, avec son «étang» et «détroit», l'«hôtel» et «hébergement» du Fougeray, couvrant environ 20 journaux, ainsi que divers fiefs et rentes à Erquy et Pléneuf⁴⁵. Lorsqu'en 1480 Alain apparut à une montre, en tant qu'homme d'armes, il déclara un revenu annuel de 200 liv., chiffre qui paraît raisonnable si l'on prend en compte les données du minu de 1466. Ce revenu place cette branche de la famille Quelennec dans la tranche la plus prospère de la petite noblesse⁴⁶.

Comme certains gentilshommes habitant à la même époque le Cornwall ou le Devon, François, fils et successeur d'Alain, tire sa réputation de ses activités de piraterie plutôt que de celles liées à l'exploitation

⁴³ MORICE, 1742-1746, II, col. 1303-1304 pour la liste principale des gentilshommes de Lamballe prêtant serment de fidélité. Parmi les témoins de 1434 apparaissant à nouveau dans cette liste, on notera Jean Abraham, Mathelin Argent, Olivier Gerril, Guillaume, Jean, Olivier et Thibaut de la Houssaye, Olivier de la Motte, Pierre de Lisriou et Pierre Raoul.

⁴⁴ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 21, fol. 66. Son fils, Alain, présenta un minu pour sa mère, Jeanne Madeuc, le 3 octobre 1449 (*ibid.*, 1 E 782). LE GAL LA SALLE, 1991, p. 322 note que la cour de Lamballe renvoya un cas à la cour de Geoffroi en 1457 et que ce dernier revendiqua le droit d'épave sur un cheval qui fut découvert, errant dans le parc de Bienassis en 1459.

⁴⁵ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 103 ; l'encre du document a beaucoup pâli.

⁴⁶ NASSIET, 1996, n° 2562 ; De Quelennec de Kerjolis reconnaît un revenu de 80 liv. (*ibid.*, n° 2 563). NASSIET, 1993, p. 43-53, sur les revenus de la noblesse. LE GAL LA SALLE, 1991, p. 326, indique, sans citer ses sources, qu'Alain avait reconnu un revenu de 550 liv. à une montre à Moncontour en 1469. Si ce chiffre est exact, pourquoi ce revenu s'était-il réduit à seulement 200 liv. en 1480 ?

de son domaine. Bien qu'il se soit engagé dans un certain nombre d'entreprises commerciales à bord de sa « nef de Bienassis » (ainsi, en 1491, était-il en possession d'un sauf-conduit pour commercer avec l'Angleterre)⁴⁷, il s'était, dès 1486-1487, attiré l'ire des autorités duciales pour s'être attaqué, en compagnie du Malouin Pierre le Comte, aux navires passant au large de Saint-Malo⁴⁸. Cette manière d'améliorer ses revenus, surtout en ces temps incertains qui marquaient la fin de l'indépendance du duché, semble être devenue une habitude, car, en 1503 encore, Philippe le Beau, comte de Flandres, octroyait des lettres de marque à deux marchands espagnols dont la cargaison avait été pillée par une barque commandée par François⁴⁹. Nous ne savons cependant pas si ce dernier s'adonnait à la piraterie de façon régulière, afin d'étoffer ses revenus, ou s'il ne s'agit là que d'un incident isolé. Deux ans plus tard, en 1505, François, qui avait épousé Anne Tromelin, mourait sans héritier⁵⁰. Nous ne connaissons que de manière très schématique la vie de ceux qui, au XVI^e siècle, lui succédèrent à Bienassis, aucun d'entre eux n'ayant eu de carrière remarquable. Ils se contentèrent, semble-t-il, de mener la vie paisible des gentilshommes campagnards.

Le XVI^e siècle

À François succéda son frère Jean (III), qui épousa une veuve, Jeanne du Fou, l'année même du décès de François. Nous ne savons pas grand-chose de sa vie, pas plus d'ailleurs que de celle de son fils, Jacques, qui épousa Catherine de la Marche. Il renforça cependant les liens familiaux avec l'église d'Erquy en accordant une rente annuelle à la fabrique en 1516, afin de se réserver un enfeu plus vaste devant le maître-autel⁵¹. Les intérêts domaniaux de la famille commencèrent aussi à prendre une nouvelle dimension lorsque sa femme lui apporta en dot la seigneurie du Riblé en Plomodiern, sur les pentes du Menez Hom, cette propriété étant la pre-

⁴⁷ TOUCHARD, 1967, p. 340, n. 287, citant le Public Record Office de Londres, C 76/175 m.14. LE GAL LA SALLE, 1991, p. 326-328, traite assez longuement de sa carrière.

⁴⁸ TOUCHARD, 1967, p. 292, citant Arch. dép. Loire-Atlantique, B 10, folios 52 v^o-53. En tant que cousin de Jean de Quelennec, amiral de Bretagne, et propriétaire d'un navire, il serait bien étonnant que François n'ait pas participé, d'une manière ou d'une autre, à la défense du duché, alors sur sa fin (cf. Arch. dép. Loire-Atlantique, B 10, fol. 61). Mais il est difficile de déterminer la nature et l'ampleur de cette participation.

⁴⁹ MORICE, 1742-1746, III, col. 947.

⁵⁰ Landévennec, armoire 2 et LE GAL LA SALLE, 1991, p. 326-335 sur ce point et d'autres détails généalogiques sur divers membres de la famille au XVI^e siècle.

⁵¹ RAISON DU CLEUZIQU, 1905, p. 400-405 ; il est intéressant de noter que, peut-être en raison des conflits précédents (voir *supra* les notes 28-30 et 37), l'enfeu devait se trouver à proximité de celui des sires de Plorec.

mière d'une longue série d'acquisitions qui devaient donner à la famille de vastes domaines dans le Finistère⁵². Jacques mourut en mai 1532⁵³. Leur fils, Jean (IV), avait d'abord épousé Gilette de Guémadeuc, le 24 mai 1525, et en second mariage, célébré le 18 mars 1536, il épousa Jeanne, fille de Roland de Lézongar, seigneur de Hilguy et de Pratanras, dans le diocèse de Quimper. Ce second mariage fut lui aussi très important, car, en raison des vicissitudes de la succession, de vastes propriétés sises dans les environs de Quimper tombèrent aussi, en 1572, dans l'escarcelle de cette branche de la famille Queleennec⁵⁴. En 1543, Jean (IV) donna leur partage à ses sept enfants, Jacques, Georges, Christophe, René, François, Catherine et Anastasie ; nous ignorons toutefois les détails exacts de cette donation.

En 1555, Jean (IV) fit hommage au duc d'Étampes pour les propriétés qu'il tenait dans le comté de Penthièvre, y incluant Bienassis «où il y a bois ancien de haute fustaie, rabines, douffves, pont-levis, garennes [...] le tout contenant cent journaux de terre où il y a moulin à vant, etc.». Mais, par la suite, il eut à se défendre devant une cour de justice, l'exercice de certains droits seigneuriaux lui étant contesté⁵⁵. La date exacte de sa mort ne nous est pas connue, mais elle doit se situer aux environs de 1570, date à laquelle lui succéda son fils Claude, qui, à son tour, dressa un testament le 19 janvier 1579⁵⁶. Il mourut peu de temps après, laissant un fils mineur, Jean (V), pour lequel son oncle et tuteur, Jean de Queleennec, seigneur de Saint-Quereuc, présenta un aveu pour Bienassis devant la cour de Lamballe, le 7 juillet 1583. Ce document mentionne d'abord la «métairie de la porte et domaine dud. lieu de Bienassis», consistant encore, pour l'essentiel, en 100 journaux de terre, ce qui était déjà le cas plus d'un siècle auparavant. Il mentionne aussi de vieux bois «de haute fustaye, rabines», le manoir du Fougeray (ce dernier possédait désormais 8 journaux de terre), un moulin à Travers, une autre métairie à Saint-Quereuc (6 journaux), là où les sires de Queleennec avaient eu un métayer en 1427, les

⁵² LE GAL LA SALLE, 1991, p. 329.

⁵³ Un aveu rendu en 1528 à Jacques, en tant que seigneur de Bienassis, est conservé (Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529). Son fils présenta un minu pour son défunt père le 30 août 1532, qui place le décès de Jacques en mai 1532 (*ibid.*, 1 E 782/3). Catherine reçut le douaire le même jour (*ibid.*, 1 E 869/2).

⁵⁴ LE GAL LA SALLE, 1991, p. 330, qui identifie ces terres.

⁵⁵ Cf. Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 119 et 136 ; beaucoup des questions soulevées devaient, de manière caractéristique, agiter les esprits pendant encore plusieurs décennies.

⁵⁶ Landévennec, armoire 2. Malheureusement, les détails ne sont pas indiqués. Par son mariage à Julienne de Launay, fille de Jean de Launay et Jeanne Eder, Claude devint parent du célèbre brigand La Fontenelle (LE GAL LA SALLE, 1991, p. 331). En 1572, sa mère avait hérité Pratanras, Hilguy en Plogastel-Saint-Germain et Coatfao en Pluguffan de son demi-frère (*ibid.*).

«maisons, manoirs et métairies» du Plessis d'Erquy (5 journaux), qui possédait aussi un colombier, et Boisregnault, ainsi que diverses autres maisons, dont une dans le bourg d'Erquy ; il faut cependant reconnaître que les descriptions sont trop vagues pour être vraiment intéressantes⁵⁷. Sur la base des données présentées dans cet aveu, J.-P. Le Gal La Salle a calculé que la seigneurie de Bienassis s'étendait à cette époque sur 465 journaux en Erquy et 11 en Pléneuf, répartis en 14 tenues principales, dont celle de Saint-Pabu était la plus grande (150 journaux) ; sur ces terres, il y avait, selon lui, 126 fermiers et 46 maisons d'habitation. Parmi les droits seigneuriaux revendiqués par le sire de Bienassis se trouvait un péage, levé à Saint-Pabu sur ceux qui ramassaient sur la plage de Cargouet et transportaient ensuite en charrette, «saudre de mer, sablon marin et goemon»⁵⁸. Une fois encore, des contestations s'élevèrent à propos de la présentation de l'hommage et de la forme de l'aveu, ce qui entraîna de nouveaux et longs procès⁵⁹.

Quand Jean (V) mourut en 1587 sans héritiers directs, Bienassis passa à sa sœur, Françoise. Elle l'apporta, l'année suivante, à son premier mari, Christophe de Tréal, mais après la mort prématurée de ce dernier, en 1589, elle épousa en secondes noces, entre octobre 1591 et août 1592, Gilles Visdelou, seigneur de La Goublaye en Saint-Alban. On était alors au point culminant des guerres de Religion, et, selon la tradition, Bienassis fut alors mis à sac par les troupes du duc de Mercœur en raison de la résistance que leur avait opposé Gilles à Guémadeuc en Pléneuf, où ce dernier fut capturé. Une rançon fut par la suite exigée pour sa libération⁶⁰ et, selon certains récits, lorsque Gilles revint enfin à Bienassis, il ne restait du manoir que la cage d'escalier de la façade arrière. Une analyse serrée des sources sur lesquelles est fondée cette tradition – ainsi que le fait que la construction du XV^e siècle reste aujourd'hui largement intacte – montre toutefois que cette dernière est peu crédible. Il est certain que Bienassis fut occupé par des troupes au début des années 1590, mais il semble qu'il n'existe aucun document contemporain qui témoignerait de quelque destruction de grande ampleur que ce soit ; de même, l'étude des vestiges existants – voir *infra* – ne confirme nullement l'hypothèse d'une reconstruction majeure des bâtiments lorsque Gilles et son épouse s'installèrent à nouveau dans le manoir.

⁵⁷ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529, cahier de 35 folios ; cf. aussi *ibid.*, 1 E 121.

⁵⁸ LE GAL LA SALLE, 1991, p. 41. À cette époque, Bienassis était seulement le quatrième par la taille des grands domaines d'Erquy. Plessis-Plorech, par exemple, s'étendait alors sur plus de 525 journaux ; en 1683, ce domaine fut finalement réuni à celui de Bienassis (*ibid.*, 43, 45).

⁵⁹ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 247 (a) et (b).

⁶⁰ GIRARD, 1950, p. 165-166, mais sans références.

Les transformations de la Renaissance : cour et communs

Il est extrêmement improbable que Jean (V), encore mineur, ait apporté des ajouts ou modifications d'importance à Bienassis pendant la période très brève durant laquelle il occupa les lieux. On ne saurait non plus donner foi aux récits selon lesquels le manoir aurait subi des dégâts considérables à cette époque, car l'on a souvent tendance à exagérer les effets des guerres et des incendies. Il est absurde de suggérer que, lors de son retour à Bienassis, Gilles Visdelou n'ait retrouvé, encore debout, que la seule cage d'escalier, car, pour l'essentiel, la quasi-totalité des édifices qu'avait fait bâtir Geoffroi de Queennec se voit encore aujourd'hui à Bienassis.

Il est possible, en revanche, que le toit de la maison édifée au début du xv^e siècle ait été en très mauvais état, ce qui ne saurait surprendre dans cette région au bout de deux siècles⁶¹, ou qu'il ait été endommagé lors des combats, la combinaison des deux situations étant également possible. Il n'en reste pas moins vrai que, dans les dernières années du xvi^e siècle et dans les premières années du siècle suivant, on entreprit une rénovation d'ensemble du manoir, opération que l'on peut attribuer, sans risque de se tromper, à Gilles Visdelou et à son épouse.

Les données stylistiques donnent à penser que le porche d'entrée, l'enceinte et les pavillons d'angle, qui accueillent le visiteur venu du sud-ouest, sont antérieurs aux changements apportés à la résidence principale. Nous pensons donc que la première phase de la rénovation de l'ensemble a porté sur la construction – ou la reconstruction – de cette entrée qui, du point de vue de la typologie, est parfaitement caractéristique de cette période (Fig. 15). On installa une chapelle à l'étage du pavillon sud-ouest (Fig. 16), dont le rez-de-chaussée est occupé par une autre pièce, qui servit sans doute toujours de remise. Le pavillon sud-est, formant son pendant architectural, fut destiné, dès l'origine, à servir d'habitation. Une telle structure servait ordinairement à loger le chapelain du domaine, qui était d'ailleurs souvent aussi le précepteur des enfants, mais il n'est pas non plus impossible qu'elle ait abrité une personne chargée de la responsabilité administrative du domaine, un régisseur par exemple. On peut observer une organisation de ce type à Kerjean (29 Saint-Vougay) et Kergroadès (29 Brélès), par exemple, pour ne citer que deux manoirs bien connus. Le porche actuel, avec ses deux minuscules poivrières (Fig. 11), est contemporain des éléments décrits ci-dessus, mais on peut se demander si le mur

⁶¹ Nous avons noté ailleurs, en nous fondant sur notre expérience de datation des poutres de chêne par la dendrochronologie, que, dans ce climat atlantique humide, il est souvent nécessaire de remplacer ces poutres tous les 150-200 ans. Voir MEIRION-JONES *et al.* 1990.



Figure 11. – Bienassis : l'ensemble entouré des douves
Cliché : Gwyn Meirion-Jones

de liaison – ou mur d'enceinte – n'est pas quelque peu plus ancien, ayant été réemployé par la suite dans la reconstruction d'ensemble. Voici quelques années, nous avons pu prélever quelques échantillons de poutres de chêne provenant de ces bâtiments dans le but de les dater par la dendrochronologie. L'une de ces poutres nous a voici peu donné une date d'«après 1596» pour l'abattage de l'arbre dont elle provient, cette date tenant compte de l'absence d'aubier⁶². Il est donc manifeste que la reconstruction de cet ensemble sud-est ne saurait être antérieure à 1596. L'absence d'aubier nous interdit de proposer une date plus précise. Si l'on se fonde sur les données documentaires concernant le mariage de Gilles Videlou, il est probable que les travaux commencèrent très peu de temps après cet événement. Ce mariage, les données stylistiques et les datations dendrochronologiques placent, si on les associe, cette phase de (re)construction de la partie sud-est de l'enclos dans la première décennie du XVII^e siècle.

Cette conclusion nous amène, tout naturellement, à nous interroger sur la manière dont la cour était fermée lors des opérations de construction menées par Geoffroi de Quelennec entre 1414 et 1434. Les cours du

⁶² Voir l'annexe, *infra*.

xv^e siècle entourées de murs de pierre sont si nombreuses dans l'Ouest de la France qu'il est fort peu vraisemblable qu'une maison d'aussi belle tenue que Bienassis n'ait pas été enclose de la sorte. Nous pensons donc que le mur qui se voit aujourd'hui date, pour l'essentiel, du xv^e siècle, mais qu'il fut modifié afin d'y incorporer le nouveau porche d'entrée et les deux pavillons. Comme ce porche ne montre aucun vestige de structures de levage, on peut supposer que c'est à cette époque que le pont-levis qui existait peut-être sur le site fut remplacé par le pont qui, aujourd'hui encore, enjambe la douve⁶³.

Les côtés nord-ouest et sud-est de la cour sont vides de bâtiments, mais il n'en alla pas toujours ainsi. Les cadastres de 1811 et de 1846 montrent nettement des bâtiments sur ces deux côtés (Fig. 4, 5). Comme il existe une entrée latérale du côté nord-ouest, nous pensons que les structures adossées à la douve étaient les écuries. Nous ignorons, en revanche, la fonction du bâtiment occupant le côté sud-est de la cour. Tout un groupe de bâtiments ancillaires se développa autour d'une sorte de placître, situé à l'endroit où une avenue secondaire rejoint l'ensemble bâti. C'est là que se trouvaient la métairie de la porte, le chenil et d'autres bâtisses, dont plusieurs petites maisons, qui jouaient un rôle essentiel dans le fonctionnement d'une résidence seigneuriale. Du côté nord-ouest de l'enceinte se voient aussi les restes des supports d'un autre pont – ces éléments présentent des traits stylistiques caractéristiques de la Renaissance – menant au jardin clos. Ces structures appartiennent, presque certainement, à une phase du développement du site datant du début de l'époque moderne, plutôt que de la Renaissance ; elles correspondent à la création du jardin à la française que l'on distingue parfaitement sur les cadastres (Fig. 2-4), et permettaient d'accéder directement de la cour située devant la résidence principale à ce jardin d'agrément. Un autre élément important sur ce côté était un bastion en saillie au-dessus des douves, avec des meurtrières à canon, de sorte que toute la longueur de la douve pouvait être défendue de ce côté. Seuls les vestiges de cette structure subsistent encore au niveau du sol⁶⁴.

⁶³ GIRARD, 1950, p. 169-170.

⁶⁴ Le Gal La Salle se trompe lorsqu'il croit que les vestiges de l'étroit escalier à vis, visible à cet endroit, montrent que le château s'étendait autrefois jusqu'au bord de la douve. Cet escalier desservait les étages supérieurs du bastion, et non ceux de la résidence principale. Rien n'indique que cette dernière s'étendait autrefois au nord-ouest au-delà de sa limite actuelle. LE GAL LA SALLE, 1991, p. 344, 346.



Figure 12. – Bienassis : la construction des années 1414-1434, vue de l'est
Cliché : Gwyn Meirion-Jones

Les transformations de la Renaissance : la résidence principale

C'est à peu près à cette époque que l'on entreprit une rénovation d'ensemble de la résidence principale (Fig. 13, 14). Il était logique qu'un propriétaire commence par rénover sa propre maison avant de s'attaquer aux bâtiments secondaires situés autour de la cour, en commençant généralement par les écuries. Mais il ne semble pas que l'on ait agi de la sorte à Bienassis. Si l'on se base sur les données stylistiques, il semble, en effet, que le château n'ait été rénové qu'après que la cour ait été remise en état, les deux opérations n'étant d'ailleurs peut-être séparées que par un laps de temps relativement bref. Nous ignorons ce qui motiva l'ordre de ces rénovations. Les données stylistiques les plaçant toutes deux au XVII^e siècle, la seule explication plausible est que le porche et l'enceinte nécessitaient des réparations urgentes. Malheureusement, l'analyse des échantillons prélevés sur les poutres de chêne de la maison n'a pas permis d'obtenir des datations dendrochronologiques précises (voir l'annexe)⁶⁵.

Pour bien comprendre les modifications apportées à cette époque à la maison, il est nécessaire de saisir le sens des changements qu'entraîna, dans l'organisation des habitations, le développement des concepts et des modes liés à la Renaissance. Jusqu'à la fin du XV^e siècle, la salle était la pièce principale de la résidence seigneuriale. La salle basse était, dans les faits, ouverte à tous ; c'était le centre du domaine, le lieu où se rencontraient ses habitants et où se déroulaient les activités domestiques (Fig. 7, 8, 17). Dans beaucoup de demeures nobles, on y ajouta, à l'étage, une salle haute, pièce à usage privé où pouvaient se retrouver la famille noble, ses amis et invités. Bienassis, avec ses deux salles superposées, est un bon exemple de ces demeures (Fig. 8). Même si l'on admet l'existence de modifications dans les fonctions de ces deux salles, on ne peut douter que la salle haute ait eu un statut social plus élevé. Bien que la Renaissance ait apporté à la Bretagne du XVI^e siècle de nouveaux styles et de nouvelles modes, ceux-ci n'affectèrent la région que de manière très superficielle, alors que les changements qu'elle entraîna dans l'organisation des habitations furent de première importance. La Renaissance mit l'accent sur l'intimité et le confort, concepts qui étaient d'ailleurs étroitement liés. Le changement majeur apporté par la Renaissance à l'organisation de la demeure noble fut ainsi la dévaluation du rôle de la salle basse. La recherche de l'intimité familiale et d'un plus grand confort entraînèrent fréquemment l'installation d'une cloison à l'extrémité inférieure de la salle basse. L'intérieur de cette salle modifiée, avec sa grande cheminée, n'était

⁶⁵ Nous pensons qu'il sera un jour possible d'obtenir des dates pour ces éléments, lorsque la série maîtresse pour la région sera étoffée et renforcée. Voir l'annexe.

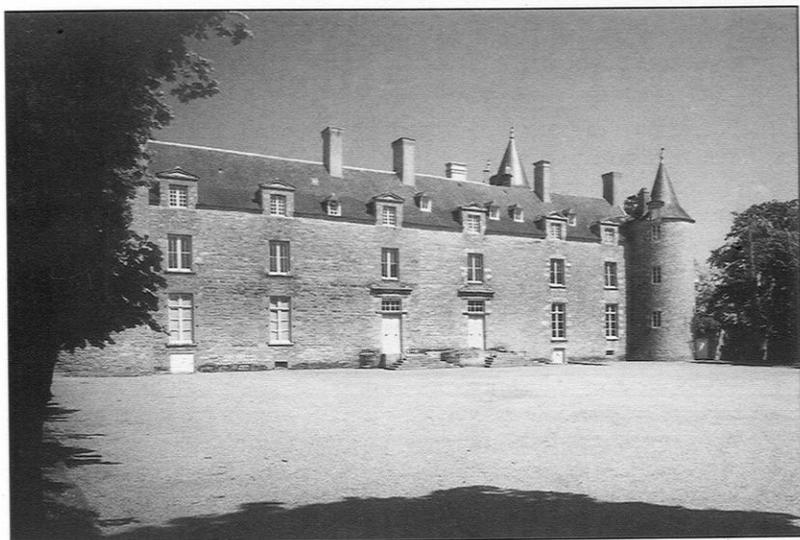


Figure 13. – Bienassis : la façade principale de la résidence actuelle :
 les modifications du xvii^e siècle cachent largement le manoir des années 1414-1434
 Cliché : Gwyn Meirion-Jones



Figure 14. – Bienassis : la façade arrière qui donne au nord-est.
 Le grand manoir des années 1414-1434,
 modifié et prolongé vers l'ouest au xvii^e siècle
 Cliché : Gwyn Meirion-Jones



Figure 15. – Bienassis : un des pavillons d'angle de l'enceinte
qui date de la première décennie du XVII^e siècle
Cliché : Gwyn Meirion-Jones



Figure 16. – Bienassis : l'enceinte sud, vue de la cour.
Le pavillon d'angle (voir Fig. 15) abrite une chapelle au premier étage
Cliché : Gwyn Meirion-Jones

plus visible à qui passait l'entrée principale ; l'extrémité inférieure de la salle avait ainsi été transformée en passage transversal. De la même manière, les occupants de la salle n'étaient plus en mesure de voir les allées et venues dans l'ancienne extrémité inférieure de la salle. Ils étaient ainsi coupés de l'extérieur, tout en étant protégés des courants d'air passant par la grand-porte ouverte. La salle était désormais un lieu plus intime, et même si les repas principaux y étaient pris en commun, il est manifeste qu'il y avait là une évolution vers la salle à manger privative des siècles suivants. De même la salle haute médiévale, avec sa charpente apparente, était-elle destinée à être modernisée. Elle offrait déjà sans doute à la famille noble un certain degré d'intimité, mais la charpente apparente ouvrait un volume considérable, très difficile à chauffer en hiver. C'est la raison pour laquelle les plafonds/planchers insérés firent leur apparition à cette époque. La salle haute, ainsi transformée, devenait plus confortable et préfigurait les futurs salons des maisons nobles. On voit, dans les résidences bretonnes, beaucoup d'exemples de ces changements, qui commencèrent d'apparaître à la fin du xv^e siècle et se continuèrent bien avant dans le xvii^e siècle. Un autre exemple de modification structurelle apportée à la Renaissance est le rehaussement du plancher des nouvelles salles basses au-dessus du niveau de la cour extérieure. Ceci s'observe dans plusieurs des grandes maisons nobles du Nord-Finistère : Kerbabu et Kerouartz (29 Lannilis), ainsi que Kergroadès (29 Brélès) sont d'excellents



Figure 17. – Bienassis : la salle basse du XV^e siècle, plusieurs fois remaniée, le sol étant rehaussé au XVII^e siècle
Cliché : Gwyn Meirion-Jones

exemples de résidences (re)bâties au XVI^e siècle et installées au-dessus d'un cellier voûté. Dans chacune de ces maisons, le plancher du rez-de-chaussée est environ à un mètre au-dessus de la cour extérieure, et l'on accède à ce premier niveau par une courte volée de marches. Les opérations de rénovation des résidences anciennes tentèrent aussi de prendre en compte ces nouvelles modes.

Comment la rénovation de Bienassis, engagée au XVII^e siècle, intégrait-elle la maison pré-existante ? Il est évident que Gilles Visdelou souhaitait adopter les nouvelles modes et introduire un certain confort dans sa maison. Il y réussit d'une manière qui est propre à Bienassis. La principale chambre seigneuriale de la maison du XV^e siècle était déjà installée à mi-étage, au-dessus d'une cave semi-enterrée (Fig. 8). On accédait à cette chambre par le grand escalier à vis et non par une courte volée de marches partant de l'extrémité inférieure de la salle, comme c'est le cas dans beaucoup d'autres manoirs. Visdelou prit le niveau du plancher de sa chambre seigneuriale comme base et fit construire un nouveau rez-de-chaussée sur toute la longueur de la maison (Fig. 8, 10). Il fit surélever le sol de la salle basse de façon à ce que celui-ci se trouve à la même hauteur que le plancher de la chambre seigneuriale – l'opération fut facilitée par la grande

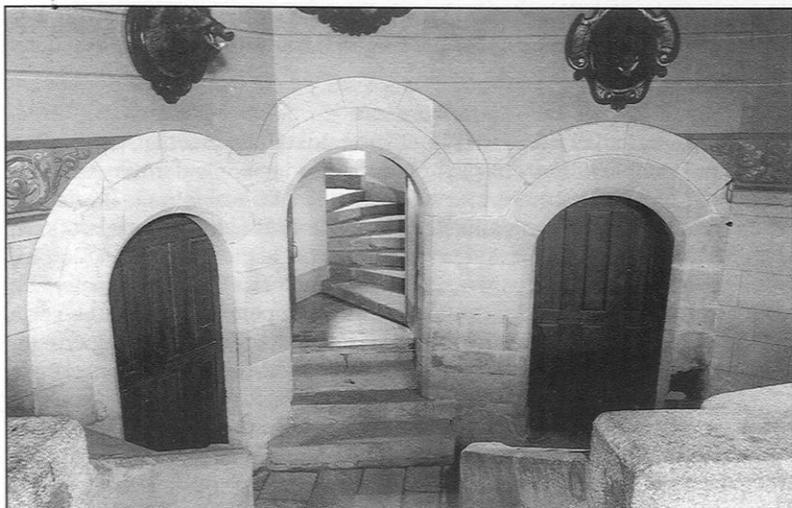


Figure 18. – Bienassis : les portes au bout de l'ancienne salle basse. Celle du milieu donne accès au grand escalier à vis et aux chambres, ainsi qu'à la salle haute. À droite, la porte d'une cave semi-enterrée ; à gauche celle de la cuisine

Cliché : Gwyn Meirion-Jones

hauteur sous plafond de la salle basse – et aménager un «pont» au-dessus de l'ancienne entrée principale pour accéder à la nouvelle porte ouvrant sur la chambre (Fig. 17, 18). De manière à ce que l'accès à la cuisine, au grand escalier et à la cave ne soit pas obstrué, il fit abaisser de quelque trente centimètres le sol à l'extrémité inférieure de la salle basse. L'ancienne entrée principale fut remplacée par une porte de service, dont le seuil se trouve sous le niveau de la cour, et à laquelle on accède par une courte rampe. On conserva, de la sorte, l'accès à la partie inférieure de la salle – à l'endroit où se trouvait auparavant l'entrée principale – mais en en abaissant le statut.

Nous ne savons pas si c'est à Gilles Visdelou que l'on doit la construction du nouveau grand escalier et du salon, aménagé dans le style de l'époque. Il est très probable qu'il mit en route cette opération. D'autres chercheurs ont attribué à François-Hyacinthe Visdelou une part importante de l'achèvement de la maison, dans les années 1694-1700. Nous sommes d'avis que, si tel est le cas, c'est bien la fin et non le début des travaux qui date des dernières années du XVII^e siècle. L'essentiel des travaux avait été achevé avant cette date. La façade de la résidence fut également refaite, mais en deux étapes, comme le montre bien la présence d'un joint

vertical très prononcé. J.-P. Le Gal La Salle a tort lorsqu'il pense qu'à la fin du XVII^e siècle la maison fut prolongée jusqu'à la douve, et que deux travées furent détruites par la suite⁶⁶.

On accédait à la maison Renaissance par deux portes, ouvrant directement sur le nouvel escalier (Fig. 13), et auxquelles menait un escalier extérieur à double volée, d'aspect plutôt majestueux. Ce dernier date probablement de l'achèvement des travaux de la maison, à la fin du XVII^e siècle. L'intimité familiale et personnelle était alors à l'ordre du jour, et l'ancienne salle basse avait perdu son statut ancien, bien que l'on ait continué de l'utiliser comme vestibule, ce qu'autorisait le rehaussement de son plancher (Fig. 17). Afin de faire de la place pour le nouvel escalier à deux volées droites, l'ancien bloc de chambres, à l'extrémité supérieure des salles, ainsi que sa tourelle d'angle, furent presque entièrement démolis, et on édifia à la place une nouvelle cage d'escalier. Seul l'étroit escalier à vis de l'angle nord-ouest des salles témoigne encore de l'existence ancienne de chambres à cette extrémité de la maison médiévale (Fig. 8, 10). Le grand escalier, construit afin de desservir la maison rénovée, est donc encore en place aujourd'hui. Au nord-ouest, au-delà de la cage d'escalier, se trouve le nouveau salon, avec sa cheminée du XVII^e siècle. La tourelle d'angle de la maison médiévale fut rebâtie à l'angle sud-ouest – les anciens encadrements de fenêtres furent réutilisés dans cette nouvelle structure – afin de compléter la symétrie de la nouvelle façade.

À l'étage, les modifications furent tout aussi importantes. La salle haute fut subdivisée en deux pièces, l'une destinée à servir de bibliothèque, l'autre de chambre (Fig. 8). Ce qui restait de la charpente apparente fut masqué par l'insertion d'un plafond/plancher. Les murs furent couverts de boiseries, et on habilla également de la même manière la grande cheminée de pierre du XV^e siècle. L'espace situé au-dessus du nouveau salon fut très probablement divisé en chambres à la même époque, ces nouvelles pièces étant vraisemblablement les «chambres» que mentionne un inventaire de 1767, qui sera analysé dans ce qui suit. Il est probable aussi que toute la charpente du XV^e siècle fut également remplacée, les nouveaux combles étant subdivisés afin de former les chambres destinées aux domestiques, pièces qui ont été conservées en l'état à ce jour. C'est ainsi que la maison médiévale fut transformée en résidence de style Renaissance.

⁶⁶ LE GAL LA SALLE, 1991, p. 334 et suiv. pour de nombreux détails sur la maison et les terres du domaine. Voir aussi note 63.

La résidence principale au XVIII^e siècle

Un inventaire des biens, dressé à l'occasion d'un contrat de mariage de 1766⁶⁷, nous permet de connaître l'aménagement de la maison au milieu du XVIII^e siècle. Daté de janvier 1767, ce document nous est particulièrement utile en ce qu'il énumère les pièces de la maison et leur mobilier, ce qui nous aide à définir la fonction attachée à chacune de ces pièces. Une analyse détaillée sera publiée par la suite, mais on peut en résumer ici les données principales. On reconnaît encore aisément aujourd'hui la cuisine et l'office, mais la fonction d'autres pièces est moins assurée. La «grande salle» est presque certainement le nouveau salon des Visdelou, mais la «chambre de compagnie» pourrait être l'ancienne salle basse, ou encore l'ancienne chambre seigneuriale, au-dessus de la cave. La première solution est plus probable, car l'on mentionne, dans la suite du document la «chambre de Monsieur». Il existait peut-être déjà à cette époque pléthore de chambres et de cabinets, occupant l'espace au-dessus du nouveau salon : ceci explique les mentions du «cabinet de toilette de Madame», du «cabinet de Monsieur», du «cabinet de la femme de chambre». Le document recense plusieurs chambres relevant de la «mi-croix», ainsi «première et seconde chambre de la mi-croix», qui, à notre avis, devaient se situer dans l'aile arrière, au-dessus de la cuisine. Mais on y voit aussi nommer des chambres dans la «mansarde» ; trois d'entre elles sont numérotées et viennent s'ajouter à une «chambre des domestiques», une «chambre du cuisinier» et une «chambre sous la lingerie». Dans son ensemble, ce document nous laisse voir de nombreuses chambres, dont la présence ne peut s'expliquer que par l'utilisation totale de l'espace situé au-dessus du nouveau salon ainsi que des combles. On peut, aujourd'hui encore, aisément identifier certaines pièces, mais toutes ne se laissent cependant pas reconnaître. Globalement, le Bienassis du début du XXI^e siècle ne diffère guère de celui du milieu du XVIII^e siècle en ce qui concerne la subdivision de l'espace intérieur.

Bienassis sous la famille Visdelou

Les Visdelou étaient une famille extrêmement ramifiée. Michel Nassiet recense ainsi, pour l'année 1481, pas moins de seize membres de la famille, avec des propriétés en Hénon, Hillion, Lamballe, Plérin, Ploelec,

⁶⁷ Nous devons la connaissance de ce document à l'amabilité de Madame de Kerjégu. Ce document fut établi parce que François-Louis-Xavier Visdelou, comte de la Ville-Théart, ne voulait promettre que 20 000 liv. de meubles lors de son mariage à Innocente-Guillemette de Rosnyvinen «pour entrer en communauté».

Plouguenast, Yffiniac et Saint-Alban⁶⁸. Les Visdelou tenaient La Goublaye en Saint-Alban depuis aussi longtemps que les Quelennec Bienassis⁶⁹. Ils tenaient aussi un autre petit domaine à Saint-Alban, celui de L'Hôtellerie-Abraham (il valait 100 liv. par an en 1480), grâce à une alliance conclue par mariage au début du xvr^e siècle⁷⁰. D'autres documents montrent, par ailleurs, que les Visdelou avaient aussi des intérêts à Erquy : en 1525, Jean Visdelou, seigneur de la Goublaye, vendit la «sergenterie féodé» du lieu⁷¹. Légèrement plus visibles dans les documents conservés, les Visdelou étaient néanmoins de statut très comparable à celui des Quelennec de Bienassis, si bien que le mariage de Françoise et de Gilles, vers 1591, allia deux héritages de taille très semblable. Ce mariage fut également extrêmement prolifique, car Françoise et Gilles n'eurent pas moins de sept fils et quatre filles. Après les revers militaires qu'il avait subis, Gilles réussit à retrouver sa prospérité première en restant au service de la couronne, ce qui lui valut d'être récompensé comme il le méritait : en 1620, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et, en 1626, il commandait encore cinquante hommes d'armes⁷². Il fut aussi, selon une pratique bien attestée chez plusieurs seigneurs de Bienassis, un propriétaire consciencieux, veillant à l'amélioration de ce dernier domaine comme à l'ensemble de son patrimoine foncier, désormais considérablement agrandi par son mariage à Françoise de Quelennec. En 1626, la liste de ses titres comprenait sept seigneuries, sans compter celles de Bienassis, de La Goublaye et de L'Hôtellerie-Abraham⁷³ !

L'ascension sociale des Visdelou de Bienassis fut consolidée, de manière spectaculaire, au cours des trois générations suivantes, par les moyens classiques du temps – les mariages et l'achat d'offices – qui en firent une des familles les plus riches de la province. Claude, fils aîné et successeur de Gilles, né à Plévenon le 24 juillet 1593, mena une carrière d'homme de loi qu'il commença au présidial de Quimper. Par la suite, il devint président des enquêtes au parlement de Bretagne (1637) et finit par vendre ses offices de conseiller et de président pour 170 000 liv., le

⁶⁸ NASSIET, 1996, n° 3623-3639.

⁶⁹ Cf. Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 410.

⁷⁰ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 121, 247, 492, 784 et 3459 pour l'histoire de L'Hôtellerie-Abraham. Jacques Visdelou, seigneur de La Goublaye, rendit hommage pour L'Hôtellerie-Abraham le 25 octobre 1555 (*ibid.*, 1 E 119). Une généalogie du xviii^e siècle de la famille d'Abraham, de Pierre (1328) à Marguerite, la dernière héritière, se trouve à Landévennec, armoire 2, au dos de celle de la famille de Quelennec de Bienassis.

⁷¹ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 246.

⁷² Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529.

⁷³ Le 21 octobre 1626, Gilles et son fils Claude avaient trouvé un arrangement avec le receveur de Lamballe à propos du rachat d'un certain nombre de leurs terres, dont Bienassis, La Goublaye et L'Hôtellerie-Abraham (Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 241).

24 juillet 1656, soit deux ans avant sa mort⁷⁴. Il passa l'essentiel de sa carrière à Quimper ou à Rennes, et il semble qu'il soit rarement venu à Bienassis, auquel il préférerait son manoir de Pratanras à Quimper ou sa maison urbaine à Rennes, bien qu'en 1617 il ait fait fondre une cloche pour la chapelle Saint-Jacques, en Saint-Alban, où elle se voit encore, et qu'à sa mort il ait été inhumé dans l'enfeu des La Goublaye à Saint-Alban⁷⁵.

Son successeur fut son petit fils, François-Hyacinthe Visdelou (né en 1651, maintenu comme noble «d'ancienne extraction» en 1669, décédé en 1714) qui reprit la carrière des armes. Il fut, pendant un temps, gouverneur de Quimper, résidant dans son château de Hilguy. Il épousa, lui aussi, une héritière de la région, Marie-Anne Salou, dame du Toulgouët, du Moustoir, de Le Treff, Keroalin et Lescolouarn, fille unique d'Olivier Salou, sénéchal de Quimper, au décès duquel François reçut 48 000 liv. de rentes, qui en firent l'un des gentilshommes bretons les plus riches de sa génération⁷⁶. Ambitieux et puissant, il s'intéressa à sa seigneurie de Bienassis, bien qu'il ait dû admettre par la suite que le statut vicomtal qu'il revendiquait pour cette dernière ait été «mal à propos». Parmi ses nombreuses acquisitions de terres, de rentes et de titres, on peut ainsi noter la seigneurie de Plessis-Plorec en Erquy, la vicomté de Pléhérel (acquise en 1678 pour 105 000 liv. de Jeanne-Pélagie de Rieux, baronne de la Hunaudaye), et un autre hôtel à Rennes, à l'angle des rues du Chapitre et de la Psalette, acheté en 1690 pour 35 000 liv. Bien qu'il ait dû, par la suite, rétrocéder la vicomté de Pléhérel, le fils du vendeur s'opposant à cette vente, le règlement de cette affaire lui permit d'obtenir le bois de Coron, ensemble assez vaste qu'il ajouta aux 500 journaux de bois acquis en 1646 par son grand-père auprès de la famille Matignon pour former le Bois de la Goublaye, tenu par la famille jusqu'à la Révolution. Il n'est pas étonnant, si l'on songe à l'ampleur de cette fortune, que ce soit François et son épouse qui aient à nouveau entrepris de grands travaux de construction à Bienassis. Ceux-ci se déroulèrent apparemment au cours des années 1680 et 1690 (voir *supra*), mais les documents concernant ces opérations sont malheureusement peu diserts. Ils paraissent néanmoins donner le nom de l'architecte ou du maître-maçon en charge de ces travaux, François Vieuloup d'Yffiniac. Déjà employé par Visdelou au début des années 1680 pour la reconstruction de Plessis-Plorec, Vieuloup résidait à Bienassis en 1694, l'année même où son employeur acheta pour 150 liv. de pierres et autres matériaux

⁷⁴ SAULNIER, 1909, II, n° 1199 résume les principales étapes de sa carrière, mais ne mentionne pas ce qui semble être un second mariage avec Renée du Breil de Kerousy, comtesse de Monmeren, décrite comme «dame douairière de Bienassis, dame propriétaire du Plessix Plorec» et veuve de Claude en 1660 (Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529).

⁷⁵ LE GAL LA SALLE, 1991, p. 338-339. La cloche porte l'inscription : IV DOLE FECIT IHS MARIA CLAUDE VISDELOV, 1617 et porte ses armes et celles de sa mère.

⁷⁶ LE GAL LA SALLE, 1991, 343-345, pour les références détaillées à ce paragraphe.

récupérés dans les ruines du manoir de La Roche-Droue au Chemin-Chaussée⁷⁷. Au même moment l'achat de terres bien placées, dont 8 journaux de landes à Pléneuf, acquis en 1700, qui constituèrent par la suite la partie occidentale de la grande avenue, servit à donner plus de cohésion aux domaines voisins de Bienassis. Ces acquisitions attestent aussi l'intérêt que portait Visdelou à l'aménagement paysagé de l'environnement immédiat de la maison, thème récurrent dans l'histoire du domaine.

Après la plus longue tenure connue de l'histoire du domaine, François s'éteignit en 1714. Son fils aîné René-François (1675-1715) lui succéda brièvement. Il se consacra au droit et fut conseiller au parlement de Bretagne dès 1698 ; en 1707, il acheta la présidence des enquêtes pour 72 000 liv., office que ses descendants vendirent en 1724 pour 92 300 liv.⁷⁸. Avec René-François s'acheva la lignée mâle de cette branche de la famille Visdelou. Sa fille aînée, Marie-Anne-Hyacinthe, lui succéda, tandis que sa veuve, Iris-Marguerite de Poix-Fouesnel, épousait en secondes noces (1719) Jean-Baptiste, marquis de Montesson. En 1727, cette femme ambitieuse sut faire jouer les relations avec la cour de France qu'avait apportées cette union pour arranger le mariage de sa fille aînée, Marie-Anne-Hyacinthe, qui n'avait encore que quinze ans, à un noble appartenant à une vieille famille européenne, de lignage impeccable, Louis Engelbert, comte de la Marck (né en 1701), mésalliance qui fut l'occasion de commentaires caustiques de la part des snobs, comme le duc de Saint-Simon. Dans les premiers temps de son mariage, Louis s'intéressa quelque peu à Bienassis, où il séjourna à diverses reprises ; mais la tradition d'en confier la gestion à un régisseur, inaugurée à la mort de René-François, se poursuivit pendant la tenure de ce couple⁷⁹.

En 1748, leur fille, nommée Louise-Marguerite comme sa mère, qui s'était éteinte un an après la naissance de sa fille, en 1730, fit, elle aussi,

⁷⁷ LE GAL LA SALLE, 1991, 344-345, utilisant diverses archives notariales que nous n'avons pas vues.

⁷⁸ SAULNIER, 1909, II, n° 1200 et LE GAL LA SALLE 1991, 348-349 sur sa carrière. En 1704 l'office de président des enquêtes paraît avoir été supprimé, Visdelou de Bienassis recevant un remboursement de 90 350 liv. (MEYER, 1966, II, p. 941 n. 3, citant Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 1837), bien que s'étant plaint d'avoir aussi acheté sa charge de conseiller pour 81 000 liv. et de ne pouvoir la revendre que 50 000 liv. «parce que S. M. avait créé dans la même année des charges de conseillers au parlement et les avait fixées à 50 000 livres» (*ibid.*, 943 n. 5, citant Archives Nationales, H 430). MEYER, II, p. 1100, rapporte aussi l'histoire d'un Visdelou de Bienassis (probablement René-François, qui avait la réputation d'être le plus gros homme de sa génération en Bretagne) qui fut attaqué par ses propres domestiques à La Hunaudaye, alors qu'il se déplaçait dans son carrosse.

⁷⁹ Cf. Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 784 pour des aveux rendus à Louis en tant que seigneur de L'Hôtellerie-Abraham. Il poursuivit une carrière militaire, fut maréchal de camp (1740) et Grand d'Espagne (cf. LE GAL LA SALLE, 1991, 350-351, qui commente les implications internationales de ce mariage extraordinaire).

un mariage spectaculaire en épousant un autre prince impérial, Charles-Léopold, duc d'Areberg, à qui elle apporta Bienassis et de nombreux autres domaines. Dix ans plus tard, au cours d'un arrangement familial destiné à mettre fin à la succession de ses parents, René-François et la marquise de Montesson – dont la seconde fille avait épousé le marquis Rosnyvinen de Piré en 1730 –, on répartit entre le prince d'Areberg et le marquis des propriétés estimées à 1 863 000 liv., parmi lesquelles Bienassis, estimé à 397 000 liv.⁸⁰. Quelques années plus tard, d'Areberg décida de se débarrasser de certaines de ses possessions bretonnes. En 1765, Bienassis fut vendu pour 424 000 liv. à François-Louis-Xavier Visdelou, comte de La Ville-Théart⁸¹. Peu de temps après, le nouveau propriétaire de Bienassis épousa une lointaine cousine, Innocente-Guillemette de Rosnyvinen, fille du marquis⁸², ce mariage ayant manifestement été préparé lors de la vente de l'année précédente, de façon à garder Bienassis dans la famille élargie⁸³ !

Au cours des années qui précédèrent la Révolution, Bienassis fut ainsi tenu et, fait plus rare, habité par François-Louis-Xavier Visdelou, comte de la Ville-Théart, et son épouse. Ce fut l'un des propriétaires terriens les plus progressistes et les plus éclairés de son temps : il était, de la sorte, à l'avant-garde des efforts visant à améliorer l'agriculture sur ses domaines, mais il se fit également l'un des plus importants avocats de l'intervention de l'état dans des domaines comme l'amélioration de la race chevaline. Il devint ainsi le premier directeur des haras de Lamballe, en 1783, après avoir été, pendant une décennie, commissaire-inspecteur des étalons pour la partie orientale du diocèse de Saint-Brieuc⁸⁴. C'est à lui que l'on doit beaucoup des structures paysagées entourant encore aujourd'hui Bienassis, comme la grande avenue et les jardins clos. La plupart des

⁸⁰ LE GALL LA SALLE, 1991, p. 357-358.

⁸¹ Visdelou de La Ville-Théart, en La Bouillie, descendait d'une branche cadette de la famille, établie par Jean, troisième fils de Jean Visdelou et Marguerite Abraham, sire et dame de la Goublaye, qui reçurent son partage en 1542. Juste avant d'acquérir Bienassis, il avait vendu, pour 350 000 liv., son marquisat du Gage, en Trans, où il avait déjà acquis la réputation d'être favorable aux progrès de l'agriculture (cf. MEYER, 1966, II, p. 662, 674, 681).

⁸² Le mariage eut lieu en janvier 1766. Le musée des Beaux Arts de Rennes possède un portrait, souvent reproduit, de Innocente-Guillemette, dame de Bienassis, par Carle van Loo (cf. LE GALL LA SALLE, 1991, p. 359).

⁸³ LE GALL LA SALLE, 1991, p. 352-353, 358-359. Après le décès de sa première femme, Louis Engelbert épousa, ce qui était moins surprenant, Marie-Anne-Françoise de Noailles, fille du célèbre maréchal-duc de Noailles. Il mourut dans son château de Fléville, près de Nancy, 16 octobre 1773.

⁸⁴ CHARPY, 1963, p. 119-125. MEYER, 1966, souligne aussi le rôle de La Ville-Théart dans les progrès de l'agriculture. En tant que marquis du Gage, il avait exigé que ses métayers lui livrent deux-tiers de leur récolte de pommes et qu'ils les transportent eux-même jusqu'à son château, où elles servaient à faire du cidre (*ibid.*, 681, citant Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 Ev 25).

contrats concernant ses métairies conservés à ce jour contiennent une clause obligeant le fermier à planter une certaine bande de terre de pommiers – le chiffre de 36 pieds revient régulièrement – au cours de son fermage. Les arbres eux-mêmes étaient fournis à Bienassis ou achetés ailleurs, toujours aux frais du comte, mais le fermier était tenu d'aller les chercher lui-même, comme d'ailleurs de «placer sur les fossés tels arbres qu'il lui plaira leur donner»⁸⁵. Alors qu'en juillet 1789 les premiers soubresauts de la Révolution commençaient de secouer Paris, François-Louis-Xavier Visdelou se souciait encore surtout de son vaste domaine⁸⁶, et tout particulièrement de l'affermage du moulin à vent situé aux portes de Bienassis aux «honorables gens» Marc Le Gallais et sa femme Julienne des Bois, pour la somme annuelle de 150 liv., ce bail, commençant à la Saint-Michel suivante, devant durer six années. Il se rendit à Lamballe pour certifier devant notaire les documents afférents, mais le seul indice montrant qu'il était conscient des troubles qui paraissaient s'annoncer était la stipulation que le paiement devrait se faire «en bon or ou argent et non en billets quels qu'ils puissent être»⁸⁷. Sa démission de son poste de directeur des haras, prenant effet à partir du 1^{er} janvier 1790, est annoncée dans une lettre qui révèle, tout à la fois, son tact et sa diplomatie, le souci qu'il avait des animaux à lui confiés, ses talents de gestionnaire et le déplaisir que faisaient naître en lui les événements que connaissait alors l'ensemble de la France⁸⁸. Trois ans plus tard, il avait émigré et Bienassis avait été saisi comme bien national ; le contenu du château fut vendu en 1793⁸⁹, et, la résidence elle-même fut acquise – sans ses métairies – le 25 août 1796 par le général Jean-André Valletaux, qui avait servi sous Hoche et était alors commandant du département des Côtes-du-Nord⁹⁰.

⁸⁵ Cf. Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529 pour divers contrats des années 1784-1789.

⁸⁶ À la veille de la Révolution, le domaine immédiat s'étendait sur 2 524 arpents (journaux) (DUBREUIL, 1912, p. 11 note 1).

⁸⁷ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 E 1529.

⁸⁸ CHARPY, 1963, p. 124, d'après Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 3923. Il se retira d'abord à Saint-Malo, puis à Jersey, revenant en Bretagne vers 1800. Il put reprendre possession d'une partie de ses terres, dont les 358 hectares du Bois de Coron, mais pas de Bienassis. À sa mort, en 1820, ses héritiers reçurent au moins 203 357 francs en compensation de leurs pertes (DUBREUIL, 1912, p. 618-619, 622, 630).

⁸⁹ Arch. dép. Côtes-d'Armor, 1 Q 474. Les inventaires réalisés à l'occasion de cette vente ont été exploités par LE GALL LA SALLE, 1991, p. 363-372.

⁹⁰ Avec son aide-de-camp, il venait aussi d'investir 99 256 liv. pour l'achat de terres à Crafaut en Plédran (DUBREUIL, 1912, p. 302). Sénateur de 1802 à 1809, il demanda à revenir au service actif en 1810 (Anonyme, 1984, 212).

Bienassis depuis la Révolution

En 1796, le domaine fut acheté par le général Valletaux, qui périt à la bataille de Quintemilla del Valle (Espagne), le 23 juin 1811. En 1883, ses descendants vendirent la propriété à la famille de Kerjégu, qui était étroitement associée au département des Côtes-du-Nord, car il descendait de Guillaume Mon[t]jaret, sieur de Kerjégu, «avocat en la juridiction de Lanvollon» en 1664. Jules-Marie-Auguste Montjaret de Kerjégu - né en 1816 à Moncontour - entra à l'École navale en 1831, accédant au grade de contre-amiral et de major-général de la Marine à Rochefort en 1875. Il se lança par la suite dans la politique, devenant député puis sénateur des Côtes-du-Nord. Il épousa Marie-Thérèse Rouxel de Villeféron. Son seul fils, appelé lui aussi Jules, naquit au Légué-Plérin le 15 août 1864. Son père mourut à Paris le 24 mars 1880⁹¹. Sa femme, Anne-Marie de Keranflec'h-Kernezne, lui donna quatre enfants, dont l'aîné, François de Kerjégu, naquit à Bienassis le 26 mai 1900 et y vécut jusqu'à sa mort le 17 novembre 1988. C'est aujourd'hui sa veuve, Madame de Kerjégu, qui gère le château et le domaine⁹². Ceux qui connaissent le site ont eu l'occasion de découvrir la contribution que celle-ci apporta à cette tâche considérable. Comme le premier propriétaire de Bienassis que les textes nous permettent de connaître un tant soit peu, elle a en effet été contrainte d'entreprendre des réparations de grande ampleur sur les bâtiments du château et de replanter de nombreux arbres après que le parc ait été dévasté par l'ouragan de 1987.

Les modifications du XIX^e siècle

On peut identifier deux séries de modifications apportées à Bienassis au cours du XIX^e siècle. Les opérations de reconstruction entraînèrent la destruction de bâtiments dans la cour principale, en particulier celle des bâtiments latéraux, dont les écuries. Le nouveau bâtiment des écuries, élevé au début du XX^e siècle, servit à abriter les chevaux, les voitures, à loger les postillons, etc. Cette opération visait surtout à réorganiser l'espace bâti. Les opérations de rénovation, quant à elles, furent essentiellement limitées à la décoration des édifices, les peintures intérieures étant refaites dans le style du XIX^e siècle, style qui est encore aujourd'hui celui

⁹¹ Bienassis fut acheté en 1883 par Madame Jules de Kerjégu, veuve de l'amiral, après de longues négociations. Les vendeurs étaient les petits-enfants du général Valletaux, qui en avait fait l'acquisition en 1796 (Communication personnelle de Madame de Kerjégu).

⁹² Née Ghislaine de Fresse de Monval, d'une vieille famille de parlementaires aixois, Madame de Kerjégu a planté 70 000 arbres dans le parc forestier.

d'une grande partie de la maison, tout particulièrement du grand salon, de l'ancienne salle basse et du grand escalier.

Conclusions

Bienassis nous offre un bel exemple de maison multi-périodes incorporant des éléments relevant des principales époques caractérisant le développement de la demeure noble depuis le Moyen Âge. Il est hautement probable que l'origine de la résidence noble qui devint par la suite Bienassis est à chercher au centre du bourg d'Erquy : c'est là, tout près de l'église, que se trouvait autrefois une motte féodale. Si tel est bien le cas, le déplacement de la résidence vers un nouveau site proche des limites paroissiales s'explique sans doute par le désir de trouver un lieu plus isolé et constitue ainsi un exemple classique de ce que nous avons appelé ailleurs «la descente de la motte». La date de cette mutation est incertaine, mais, si l'on se fonde sur des critères globaux d'évolution, on peut raisonnablement la placer à la fin du XII^e siècle ou au début du siècle suivant.

Le nouvel ensemble est probablement le même que celui que décrit, avec force détails, l'enquête de 1434, source de données très riche sur l'histoire ancienne de la seigneurie de Bienassis. À cette époque, les bâtiments étaient à ossature de bois, comme beaucoup d'autres édifices contemporains de cette région. L'élément principal de ce manoir, comme d'ailleurs dans toutes les résidences nobles du Moyen Âge, était la grande salle basse. Les références aux «poteaux de bois» et la comparaison de cette salle avec une «cohue» nous incitent à penser qu'il y avait là une salle à plan basilical. Il est possible qu'elle ait été construite peu de temps auparavant, mais on peut également penser qu'elle était bien plus ancienne et constituait la salle originelle de l'ensemble de Bienassis. Nous ignorons où elle se trouvait exactement, mais l'ensemble bâti – c'est-à-dire le manoir antérieur à 1400 – se trouvait presque certainement à l'intérieur de la première douve (Fig. 6 : douve 1). L'existence d'un bâtiment de statut manorial et à ossature de bois témoigne sans aucun doute de la coexistence d'une tradition architecturale utilisant le bois, et de l'utilisation de la pierre dans les architectures. Ce fait est d'une importance primordiale, en ce qu'il nous permet de comprendre la transition d'une technique architecturale à une autre dans les environs immédiats de Bienassis – le Penthièvre – tout comme dans le Grand Ouest. Ceci explique sans doute pourquoi tant de demeures nobles de la région paraissent appartenir entièrement au XV^e siècle. Dans beaucoup de bâtiments relevant de la fin de ce siècle, on ne voit aucune trace de structures plus anciennes ; nous pensons donc que la plupart de ceux-ci remplacent des bâtiments de bois, évolution dont nous avons la preuve patente à Bienassis.

Entre 1414 et 1434 eut lieu une reconstruction d'ensemble du site, opération décidée par Geoffroi de Queleuennec, qui fit remplacer les anciens bâtiments à ossature de bois par un nouveau manoir en pierre. Il est quasi certain que cette opération s'accompagna d'une prolongation du tracé des douves et qu'une nouvelle plate-forme, définie par la douve 2 (Fig. 6), fut construite au nord de la douve 1, cette seconde douve étant bordée d'un puissant talus. C'est sur ce nouveau site que Geoffroi de Queleuennec fit édifier sa maison. Bien qu'elle ait été partiellement modifiée par la suite, elle est à ce jour presque parfaitement intacte, et n'a guère été, dans bien des cas, modifiée dans ses structures essentielles.

C'est le *xvii^e* siècle qui vit une transformation et une modernisation du manoir de la fin du Moyen Âge. Les conséquences des mariages, les données stylistiques et la dendrochronologie concordent suffisamment pour que l'on puisse placer cette période de construction – ou de reconstruction – de la partie sud-est de l'enclos dans la première décennie du *xvii^e* siècle. Comme le montrent aussi les données stylistiques, on entreprit également à cette époque une rénovation fondamentale de la résidence principale : les goûts de la Renaissance visaient au confort et à l'intimité familiale ou personnelle. Gilles Vissdelou fit du sol de la chambre seigneuriale la base de sa reconstruction et mit en place un niveau de rez-de-chaussée entièrement nouveau sur toute la longueur de la maison. Il suréleva le sol de la salle basse pour donner à celle-ci le même niveau que la chambre seigneuriale, et aménagea un « pont » au-dessus de l'ancienne entrée principale pour accéder à la nouvelle porte ouvrant sur la chambre. De manière à ce que l'accès à la cuisine, au grand escalier et à la cave ne soit pas obstrué, il fit abaisser de quelque trente centimètres le sol à l'extrémité inférieure de la salle basse. On conserva l'accès à la partie inférieure de la salle – à l'endroit où se trouvait auparavant l'entrée principale – mais en transformant cet accès en simple porte de service. On construisit un nouveau grand escalier et un salon dans le style du temps. L'accès à la maison se faisait alors par deux portes, ouvrant directement sur ce nouvel escalier. L'intimité familiale étant à la mode, l'ancienne salle basse perdit le statut essentiel qui était le sien, mais, désormais surélevée, continua à servir de vestibule. Afin de faire place au nouvel escalier à deux volées droites, l'ancien bloc de chambres situé à l'extrémité supérieure des salles (de même que sa tourelle d'angle), fut démoli en bonne partie, une nouvelle cage d'escalier étant édifiée à leur place. Au premier étage, les changements furent tout aussi importants. La salle haute fut divisée en deux pièces, l'une destinée à servir de bibliothèque, l'autre de chambre. Ce qui restait de la charpente apparente fut masqué par l'insertion d'un plafond/plancher.

Les inventaires du *xviii^e* siècle nous offrent d'autres renseignements sur l'organisation de l'espace intérieur, de même que des détails remarquablement riches sur le mobilier disposé dans les pièces et sur le style de

vie que menaient les derniers membres de la famille Visdelou à habiter Bienassis. Le XIX^e siècle est caractérisé par des opérations de reconstruction et de rénovation. Le XX^e siècle a apporté d'autres défis, batailles livrées contre les ravages du temps – la reconstruction presque complète du toit – et contre les désastres naturels, comme la grande tempête de 1987 qui nécessitèrent un reboisement de grande ampleur du domaine de Bienassis.

Gwyn MEIRION-JONES
Université de Reading

Michael JONES
Université de Nottingham

Martin BRIDGE
UCL, Université de Londres

ANNEXE

La datation par la dendrochronologie

Martin Bridge

Deux campagnes ont été consacrées à la récupération d'échantillons sur des poutres de chêne, afin d'obtenir des datations par la dendrochronologie. La première fut menée par Frédéric Guibal en 1985-1986, des échantillons étant prélevés dans les pavillons d'angle faisant face à la cour. Les analyses menées sur ces matériaux ne permirent pas d'obtenir de date ou de séries de dates. C'est la raison pour laquelle, le 3 juillet 1996, un nouveau carottage fut effectué sur les poutres de la résidence principale, particulièrement dans l'aile des cuisines et les chambres situées au-dessus de ces dernières.

La région bordière de la baie de Saint-Brieuc pose, comme on le sait, de difficiles problèmes aux tentatives de datation par la dendrochronologie. Nous avons effectué beaucoup de prélèvements des deux côtés de la baie – dans le Goëlo et dans le Penthièvre – qui nous ont fourni des séries datables, mais que nous ne réussissons pas à corréler aux chronologies maîtresses dont nous disposons aujourd'hui, ni même à d'autres sites bien attestés et bien datés. Il y a là un problème scientifique que nous arriverons sans doute à résoudre un jour, si les données dendrochronologiques deviennent plus nombreuses. On peut juger des progrès effectués au cours des quinze dernières années au fait que beaucoup des échantillons prélevés en Bretagne par F. Guibal au cours des années 1980 et qui, à l'époque, ne purent être datés, peuvent l'être aujourd'hui. Notre seconde campagne (1996) nous a donné une série de poutres provenant d'arbres vieux de 42 à 101 ans. Toutes ces poutres, sauf deux, présentent plus de 60 cernes de croissance, mais ces séries ne correspondent pas entre elles de manière satisfaisante ; une seule, d'ailleurs, s'ac-

corde aux chronologies précédemment établies par F. Guibal. Ces arbres ne paraissent pas pourtant montrer de signes d'une croissance particulièrement irrégulière, que l'on pourrait attribuer à un changement dans la gestion des bois ou à des maladies.

Des chronologies maîtresses établies à l'origine par F. Guibal, une seule (f_bas3, figurant dans la liste sous le n° poutre C383) donne une correspondance correcte. Cette séquence, longue de cent ans, mais apparemment sans aubier, correspond à notre chronologie maîtresse «Bretagne 3» avec un coefficient de corrélation de $t = 4,6$, la dernière année étant 1587. Si on les compare aux données britanniques, plus abondantes, on remarque aussi un certain nombre de corrélations en ce point.

La date de la poutre des communs de Bienassis, place, si l'on tient compte de l'absence de l'aubier, l'abattage de l'arbre dont elle provient «après 1596».

Références

«Dinmore, Herefordshire» : Miles, D., Worthington, M. (2000). Tree-ring dates, List 107, *Vernacular Architecture*, 31, 91-101.

«Fenny Stratford, Bucks» : Bridge, M.C. (1993). Tree-ring dates, List 52, *Vernacular Architecture*, 24, 48-50.

«Model Farm, Suffolk» : Bridge, M. C. (2002). Tree-ring dates, List 124, *Vernacular Architecture*, 33, 74-78.

Baylins, Herts : Miles, D., communication personnelle.

«Wimpole, Cambs» : Bridge, M. C. (1998). *Tree-ring analysis of timbers from the Chicheley Chapel, St Andrew's Church, Wimpole, Cambridgeshire*. Ancient Monuments Laboratory Report, 59/98 [London, English Heritage].

REMERCIEMENTS

Nous avons eu, le 7 septembre 2002, le privilège de présenter et d'expliquer le château de Bienassis au congrès de Lamballe de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, et ce, à l'invitation de sa présidente, Madame Catherine Laurent, F.S.A. La Société a été accueillie par Madame de Kerjégu, que nous remercions très vivement de nous avoir reçus à plusieurs reprises et qui a eu la gentillesse de nous permettre de réaliser une étude détaillée de cette demeure et du site.

Cet article relève d'un projet de recherche multidisciplinaire à long terme, intitulé *The Seigneurial Domestic Buildings of Brittany*, dont les auteurs sont les artisans principaux. Les encouragements et les aides, financières et autres, ont été essentiellement fournis par la British Academy, le Leverhulme Trust, la Society of Antiquaries of London, et nos institutions de rattachement, les universités de Reading et de Nottingham. Nous les remercions tous pour leur soutien. Don Shewan s'est chargé de la réalisation des cartes ; le texte qui précède a été traduit de l'anglais par notre ami, le Professeur Patrick Galliou, F.S.A., qui a apporté son talent habituel à cette tâche.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme, 1984. *Bulletin d'information des maires, éléments d'histoire et d'archéologie. Communes de l'arrondissement de Saint-Brieuc*, t. 2 [Conseil Général des Côtes-du-Nord, document dactylographié].
- BLANCHARD, René (éd.), 1889-1895. *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne*, 5 t., Nantes.
- CHARPY, Jacques, 1963. «Les haras de Bretagne sous l'Ancien Régime», *Mém. Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 43, p. 85-154.
- COUFFON, René, 1928. «Quelques notes sur Plouha», *Bull. et Mém. de la Soc. d'Émulation des Côtes-du-Nord*, t. LIX, p. 131-242.
- DUCREST DE VILLENEUVE, É.-R., 1897. «Documents sur la maison du Fou», *Bull. de la Soc. archéol. du Finistère*, t. XXIV, p. 182-185.
- FÉNELON, P., 1970. *Vocabulaire de géographie agraire*, Publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Tours.
- GALLET, Jean, 1983. *La seigneurie bretonne (1450-1680). L'exemple du Vannetais*, Paris.
- GALLET, Jean, 1992. *Seigneurs et paysans bretons du Moyen Âge à la Révolution*, Rennes.
- GIRARD, Raymond, 1950. «Château de Bienassis», *Congrès archéologique de France, CVII^e Session, Saint-Brieuc*, Paris, p. 165-171.
- HINGUANT, Stéphan, 1994. *Les mottes médiévales des Côtes-d'Armor* [Institut culturel de Bretagne/ Centre régional d'archéologie d'Alet], Rennes.
- JONES, Michael, 2002. «L'amirauté et la défense des côtes de Bretagne à la fin du Moyen Âge», *124^e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Nantes 1999, Défense des Côtes*, Paris, p. 17-32.
- JONES, Michael et MEIRION-JONES, Gwyn, 2002. «The Breton gentleman and his home in the late Middle Ages: recent research and fieldwork», dans CRAWFORD, B. et al. (dir.), *The Northern World. North Europe and the Baltic c. 400-1700 AD. Peoples, economies and cultures*. Brill: Leiden, Boston, Köln (2002), p. 39-57.
- JONES, Michael, MEIRION-JONES, Gwyn I., GUIBAL, Frédéric et PILCHER, John R., 1989. «The Seigneurial Domestic Buildings of Brittany: a provisional assessment», *Antiquaries Journal*, t. LXIX, p. 73-110.
- LA BORDERIE, Arthur de, 1858. «Une alliance d'armes au Moyen Âge», *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie bretonnes*, t. 2, Rennes, p. 8-10.
- LA BORDERIE, Arthur de, 1896-1914. *Histoire de Bretagne* [continuée par B. Pocquet], 6 t. Rennes et Paris.
- LA MOTTE ROUGE, comtesse de, 1892. *Les Dinan et leurs juveigneurs*, Rennes.
- LE GAL LA SALLE, Jean-Pierre, 1991. *Histoire d'Erquy*, t. 1, *Erquy sous l'Ancien Régime*, Bannalec.
- LEGUAY, Jean-Pierre, 1982. *Un réseau urbain: les villes du duché de Bretagne aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris.
- LE VAVASSEUR, Achille (éd.), 1890. *Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458)*, par Guillaume Gruel, Paris.

MEIRION-JONES, G. I., 1982. *The Vernacular Architecture of Brittany: an Essay in Historical Geography*, Edinburgh.

MEIRION-JONES, G. I., 1985. *The Seigneurial Domestic Buildings of Brittany : First Interim Report, 1983-1985*, London : London Guildhall University.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M., PILCHER, J. R., GUIBAL, F., 1990. «Un des grands manoirs bretons : le château de Hac au Quiou», *Le Pays de Dinan*, t. 10, p. 171-207.

MEIRION-JONES, G.I., JONES, M.C.E., 1991. «Le manoir de La Grand'Cour en Taden», *Le Pays de Dinan*, t. 11, p. 61-78.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M., 1992a. «La résidence seigneuriale en Bretagne à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance», dans J. KERHERVÉ, et T. DANIEL (éd.), *1491 - La Bretagne, Terre d'Europe: Colloque international, Brest, 2-4 octobre 1991*, Brest : Centre de Recherche bretonne et celtique, et Quimper : Soc. archéol. du Finistère, p. 337-353.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M., 1992b. «Châteaux et manoirs en Bretagne: une nouvelle recherche», *Journées d'Etudes sur la Bretagne et les Pays celtiques, Kreiz, 1*, Université de Bretagne occidentale, Brest, p. 153-194.

MEIRION-JONES, G.I., JONES, M.C.E., PILCHER, J.R., 1993. «Seigneurial domestic buildings in Brittany c.1000-1700», dans MEIRION-JONES, G.I., et JONES, M.C.E. (éd.), *Society of Antiquaries of London, Occasional Series*, Number 15, *Manorial Domestic Buildings in England and Northern France. Proceedings of the colloquium held on 24 November 1990*. London : Society of Antiquaries (1993), p. 158-191.

MEIRION-JONES, G.I., JONES, M.C.E., 1995a. «Le manoir de Coadélan en Prat», *Association bretonne. 121^e Congrès à Tréguier, 1994*, p. 78-81.

MEIRION-JONES, G.I.; JONES, M.C.E., 1995b. «Manoir de Kerandraou en Troguéry», *Association bretonne. 121^e Congrès à Tréguier, 1994*, p. 88-91.

MEIRION-JONES, G.I., JONES, M.C.E., PILCHER, J.R. 1995c. «L'insertion des plafonds dans les salles à charpente apparente en Bretagne : un phénomène des seizième et dix-septième siècles», *6^e Entretiens du Patrimoine. Collection des Actes des Colloques de la Direction du Patrimoine*, n° 6 : *Le bois dans l'architecture. Rouen les 25 au 27 novembre 1993*, Paris : Ministère de la Culture et de la Francophonie/Direction du Patrimoine, p. 67-80.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., 1996. «La Haye en Saint-Hilaire-des-Landes», *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 72 (1996), p. 499-518.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., 1997. «Trois résidences seigneuriales en Haut Léon: Kerouzéré, Maillé et Tronjoly», *Association bretonne. 123^e Congrès à Saint-Pol-de-Léon, 1996*, p. 167-200.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., 1998a. «La résidence seigneuriale en Bretagne : problèmes et progrès récents de la datation dendrochronologique et de son interprétation», *Mondes de l'Ouest et villes du monde. Regards sur les sociétés médiévales. Mélanges en l'honneur d'André Chédeville*, Rennes : PUR/SHAB, p. 219-239.

MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., 1998b. «Hac au Quiou: l'une des grandes résidences seigneuriales bretonnes», *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 76, p. 531-551.

- MEIRION-JONES, G., JONES, M., HARRIS, R.B., 1999. «Le Bois Orcan en Noyal-sur-Vilaine : une étude pluridisciplinaire», *Bull. et Mém. de la Soc. archéol. du Département d'Ille-et-Vilaine*, t. 103, p. 67-123.
- MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., BRIDGE, M., MOIR, A., SHEWAN, D., 2000. «La résidence noble en Bretagne du XII^e au XVI^e siècles : une synthèse illustrée par quelques exemples morbihannais», *Bull. et Mém. de la Soc. Polymathique du Morbihan*, t. 126, p. 27-103.
- MEIRION-JONES, G. I., JONES, M.C.E., 2001. «La Grande Mettrie en Roz-Landrieux, Ille-et-Vilaine», *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 79, 509-545.
- MEIRION-JONES, G. I., JONES, M. *et al.*, 2002a. «The Noble Residence in Brittany; problems and recent advances in dendrochronological dating and interpretation», dans MEIRION-JONES, G., IMPEY, E., JONES, M. (éd.), *The seigneurial residence in Western Europe AD c 800-1600*, Oxford: BAR International Series, 1088, p. 131-154.
- MEIRION-JONES, G., JONES, M., 2002b. «Mezédern en Plougonven, Finistère», *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 80, p. 715-753.
- MEIRION-JONES, G. I., NASSIET, M. 1997. «Une salle manoriale à Pontcallec en 1520 et le problème des "galeries" intérieures», *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 73, 187-204.
- MEYER, Jean, 1966. *La Noblesse bretonne au XVIII^e siècle*, 2 t., Paris.
- MISSONNIER, J. (dir.), 1976. *Les bocages: histoire, écologie, économie*, Table ronde CNRS «Aspects physiques, biologiques et humains des écosystèmes bocagers des régions tempérées humides», Rennes : INRA, ENSA et Université de Rennes.
- MORICE, Dom H., 1742-1746. *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 3 t., Paris.
- NASSIET, Michel, 1991. «Signes de parenté, signes de seigneurie : un système idéologique (XV^e-XVI^e siècle)», *Mém. Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Bretagne*, t. 68, p. 175-232.
- NASSIET, Michel, 1993. *Noblesse et pauvreté. La petite noblesse en Bretagne XV^e-XVIII^e siècle*, Bannalec : SHAB.
- NASSIET, Michel, 1996. «Dictionnaire des feudataires de l'évêché de Saint-Brieuc en 1480», *Bull. et Mém. de la Soc. d'Émulation des Côtes-d'Armor*, t. CXXV, p. 7-86.
- POTIER DE COURCY, P., 1986. *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 6^e édition, 2 t., Mayenne.
- RAISON DU CLEUZIQU, Alain, 1905. «Trois actes pronaux, XV^e, XVI^e siècles», *Revue de Bretagne*, t. 34, Premier semestre, p. 398-405.
- ROSMORDUC, comte de, 1896-1905. *La noblesse de Bretagne devant la chambre de la Réformation, 1668-1671*, 4 t., Saint-Brieuc.
- SAULNIER, Frédéric, 1909. *Le Parlement de Bretagne, 1554-1790*, 2^e éd., 2 t., Rennes, [réimpression, Mayenne 1991].
- TANGUY, Bernard, 1992. *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor*, Douarnenez.
- TOUCHARD, Henri, 1967. *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge*, Paris.